



André Laurendeau en Europe (1935-1937) : la recherche d'un nouvel ordre

André Laurendeau in Europe (1935-1937) : a search for a new order

Yvan Lamonde

Numéro 61, 2007

Québec, ville d'histoire 1608-2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039158ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039158ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (2007). André Laurendeau en Europe (1935-1937) : la recherche d'un nouvel ordre. *Les Cahiers des dix*, (61), 215–251.
<https://doi.org/10.7202/039158ar>

Résumé de l'article

Le voyage d'André Laurendeau (1935-1937) en France constitue un moment décisif dans l'itinéraire intellectuel et politique du voyageur et du Canada français. Laurendeau est à Paris au moment où paraît son tract, *Notre nationalisme*, qui est la formulation de la « doctrine » des Jeune-Canada (décembre 1932-). Les deux événements relèvent d'un contre-temps rare en histoire: c'est, en effet, au moment où il trouve sa voie « laurentienne » que Laurendeau se met à douter de façon irréversible du nationalisme. Cette désarticulation intellectuelle éclaire la décennie 1930 ; car au-delà du fait que Maurice Duplessis récupérera, à sa première élection en 1936, le nationalisme intempestif et indépendantiste de *La Nation* et des Jeunesses Patriotes, on se demande ce qu'aurait été cette « aube » de 1932 (le mot est de Groulx) si Laurendeau avait persisté dans sa vision Jeune-Canada du nationalisme laurentien, lui qui était l'inspiration du mouvement. Ce voyage demeure initiatique sur un autre plan : alors qu'au même moment, le poète de Saint-Denys Garneau rate, intellectuellement et émotionnellement son voyage, Laurendeau fait du sien le degré zéro d'un ajustement progressif du Canada français à la France *contemporaine*. La Crise des années 1930 traverse toutes ces initiatives.

André Laurendeau en Europe (1935-1937) : la recherche d'un nouvel ordre

PAR YVAN LAMONDE

Les Jeune-Canada sont à leur apogée lorsque le jeune André Laurendeau publie *Notre nationalisme* en octobre 1935 ; ils se sont alors donné, après trois ans d'existence, la doctrine qui semblait tant leur avoir fait défaut. Mais Laurendeau est à Paris depuis le 24 septembre lorsque le tract paraît fin octobre. Il fait le voyage, en pleine crise économique, sociale, politique et spirituelle, pour y poursuivre des études en sciences sociales auprès d'André Siegfried à l'École libre de science politique et en philosophie auprès de Jacques Maritain à l'Institut catholique. Il y fait aussi, plus ou moins consciemment, l'apprentissage du métier de journaliste comme en témoignent ses visites à de nombreuses figures de mouvements politiques et sociaux, ses entretiens, ses



André Laurendeau en route pour la France, photographié en septembre 1935 à bord de l'*Alaunia*.

(Centre de recherche Lionel-Groulx)

enquêtes et ses « Pèlerinages en vraie France » dont il fait bénéficier *Le Devoir* et *L'Action nationale* et dont l'intention est « d'aiguiller certains jeunes lecteurs vers des écrivains plus substantiels¹ ».

Ses lettres-journal à son père et sa correspondance, en particulier avec l'abbé Groulx, rendent compte de la conscience qu'avait le jeune étudiant du caractère initiatique de son voyage. Il séjourne principalement à Paris, au 24 bis rue Tournefort dans le cinquième arrondissement, avec sa jeune épouse, Ghislaine Perrault, et leur fille Francine, née à leur arrivée, mais il pousse des pointes à Bruxelles, en Alsace d'où vient son grand ami Émile Bass, et en Italie, avant de revenir à Montréal vers le 10 juillet 1937.

Côtoyer Maritain et Siegfried

Ses professeurs, Jacques Maritain et André Siegfried, sont ses principaux ports d'attache intellectuels. Laurendeau a rencontré Maritain à Montréal en octobre 1934 ; il fait fréquemment référence aux distinctions de Maritain dans *Notre nationalisme* qui est, en un sens, une tentative de dédouaner le nationalisme en cherchant à le concilier avec les réserves du philosophe ; il lit ses ouvrages et articles dans diverses revues françaises dont *Sept* et *La vie intellectuelle*. Il le voit chaque semaine à l'Institut catholique ou lui demande un moment d'entretien à sa résidence de Meudon, à proximité de Paris².

Le jeune enquêteur rencontre suffisamment de gens pour bénéficier de points de vue critiques sur l'homme qui n'a pas la même vision que lui du nationalisme ; le père Doncoeur, aumônier militaire et homme d'action, trouve à Maritain « quelque chose de trop scolastique (au sens d'irréel, de verbal) ». Rendant compte de *Humanisme intégral*, Laurendeau présente l'ouvrage comme « l'une des œuvres capitales de l'époque » et comme « la Somme de philosophie pratique de notre temps », selon l'expression d'un critique. Lui qui a assisté aux conférences de Maritain en octobre 1934 à Montréal sur les paramètres d'une nouvelle chrétienté est déjà sensible aux propos du philosophe : « Après avoir examiné

-
1. A. LAURENDEAU à l'abbé Lionel Groulx, 8 juillet 1936, Centre de recherche Lionel-Groulx [CRLG], P2/B, 229; Pierre Dansereau avait déjà communiqué à Laurendeau son propre projet d'étudier les grands mouvements d'idées en France, P. DANSEREAU à A. Laurendeau, 12 juillet 1933, P2/A, 14.
 2. A. LAURENDEAU à Jacques Maritain, 6 mai 1936 et 3 avril 1937, archives Jacques Maritain, Kolbsheim (Alsace); J. MARITAIN à A. Laurendeau, 14 octobre 1935, CRLG, P2/A, 23, 21 octobre 1935, P2/A, 11 et 16 mai 1936, P2/A, 29; sur les démarches de Laurendeau auprès de l'Institut catholique des 20 juillet et 23 août 1934 et 25 octobre 1935, CRLG, P2/A, 18, 19, 23.



Photographie prise en France le 11 avril 1937 à l'occasion du baptême de l'enfant de Gaston et Marie-Louise Lavoisier (à gauche). On y reconnaît Ghislaine Perrault, l'épouse de Laurendeau, le père Paul Doncoeur s.j., André Laurendeau et sa mère Blanche Hardy.
(Centre de recherche Lionel-Groulx)

quelle solution la chrétienté médiévale apportait aux principaux problèmes de l'homme, et comment la dissolution du moyen âge est l'engendrement d'une civilisation d'abord profane et finalement athée (exemple du communisme russe), Jacques Maritain énumère les caractéristiques d'un nouvel humanisme chrétien ; ainsi est-il amené à étudier la mission temporelle du chrétien et à définir l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté³. Il n'en confie pas moins à son père, ancien de *L'Action française* de Montréal et de l'équipe de la nouvelle *Action nationale* : « Maritain : son *Humanisme intégral* est un de ses grands livres, bien que je ne le suive pas jusque dans toutes ses conclusions sociales ; il reste chez lui une petite pointe d'anarchie qui a contribué d'ailleurs à lui emmener des adeptes (*id.* pour Péguy : Dieu fait bien ce qu'il fait). – Mais le Vatican ne marche pas dans le même sens. L'encyclique sur le communisme lui porte un dur coup qu'il acceptera j'en suis sûr ; mais ses adeptes suivront-ils ? (Je ne sais pas si en vérité ce document tombe si directement sur Maritain)⁴ ».

3. A. LAURENDEAU, « Humanisme intégral », *L'Action nationale*, IX, 3, mars 1937, p. 175-176.

4. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 19 mars 1937, CRLG, P2/B, 229.

Lorsque viendra le temps de quitter Paris, Laurendeau prendra la peine de se rappeler au souvenir de Maritain et de lui exprimer sa « reconnaissance pour la charité avec laquelle » il a été reçu⁵. Et lorsque vingt-cinq ans plus tard, Laurendeau évoquera sa « famille d'esprit », il dira : « De Maritain, on gardera l'idée que, même sur le terrain social et politique, le christianisme est un ferment ; que la fidélité aux dogmes et à l'Église n'a pas l'immobilisme comme corollaire nécessaire ; que ce ferment chrétien, qui a fait lever la pâte humaine depuis deux millénaires, reste actif, donc capable d'inspirer de nouvelles civilisations, ou en tout cas, de fructifier au sein de ces nouvelles civilisations. On refuse donc d'être, par principe, adversaire de tout ce qui est moderne⁶ ».

André Siegfried était connu au Québec pour son ouvrage *Le Canada, les deux races*, publié en 1906 et diversement reçu⁷. Laurendeau assiste à ses cours dont l'un sur la genèse et les fondements de l'État, obtient quelques rendez-vous (« On sent qu'il a l'habitude des enquêtes : il sait mettre à l'aise et faire causer »), mais ne parvient pas à obtenir une entrevue pour un éventuel article, méfiant que se dit Siegfried du rapport de ses propos et des polémiques. Siegfried est conscient depuis un moment du triangle France, Grande-Bretagne et États-Unis à l'intérieur duquel se meuvent le Canada et le Canada français ; il répète à Laurendeau « que pour lui, advenant la rupture du lien confédératif, toutes les provinces se rattacheraient aux États-Unis sauf Québec qui voudrait rester distinct, mais subirait alors un poids énorme⁸ ». Le professeur est franc et clair dans ses propos privés : « Votre pays vit sous un régime de protectorat ; c'est une chose qu'il est délicat de dire en public mais qu'on peut affirmer en conversation privée. Cela vous donne un sentiment de sécurité ; mais vous payez cher ce sentiment : votre non-indépendance peut avoir des répercussions dangereuses, surtout dans le domaine de la culture... Si j'étais un politique de chez vous, je le dirais... Mais cela me semble fatal, surtout vis-à-vis des États-Unis : petit pays subissant le poids du gros ».

Siegfried, de confession protestante, est tout aussi direct en ce qui concerne le cléricisme ; le fils Laurendeau rapporte ses propos à son père : « Terrible cléricisme chez vous : on ne fait pas au clergé sa part, il a tout. Or cela empêche

-
5. A. LAURENDEAU, Assise, à J. Maritain, 19 juin 1937, archives Jacques Maritain, Kolbsheim.
 6. A. LAURENDEAU, « Bloc notes. Que le 'pluralisme', ce n'est pas que de 'l'eau de vaisselle' », *Le Devoir*, 30 novembre 1962; je remercie Jennifer Préfontaine, étudiante à McGill, qui a dépouillé *Le Devoir* de 1935, 1936 et 1937.
 7. Voir Y. LAMONDE, *Histoire sociale des idées au Québec, II : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, p. 244-246.
 8. A. SIEGFRIED, Millau, à A. Laurendeau, 23 août [1935], CRLG, P2/A, 32 (carte postale); A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 11 mai 1936, CRLG, P2/B,229; A. SIEGFRIED à A. Laurendeau, 7 juin 1936, CRLG, P2/A, 30.

pour vous l'écllosion d'une culture autonome. Il y a chez vous des anticléricaux ; à chacun de mes voyages j'ai constaté leur présence... mais voilà : il y en a toujours et jamais ils ne deviennent un bloc important ». Le sujet ne laisse pas l'ancien élève des Jésuites indifférent : « À quoi j'ai dit : Mais tous les anticléricaux de chez nous, ou presque, coupaient en même temps avec le catholicisme. Je crois à une rénovation par l'intérieur, à une purification par des catholiques authentiques et... anticléricaux ». Laurendeau n'adhère pas à l'idée d'un bloc anticlérical : « Ce pourrait être une expérience intéressante : mais je crois que cela finirait dans un nouveau cléralisme : le nouveau et jeune clergé, actuellement opposé au vieux, formerait vite un nouveau bloc solide ».

Dans une question qui ressemble plus à celle d'un journaliste en herbe qu'à celle d'un étudiant, il demande à Siegfried : « Vous qui êtes protestant et français, pour qui a été chez nous votre sympathie ? ». La réponse témoigne d'une franchise typique de Siegfried : « Ma sympathie brute est allée nettement vers vous : mon réflexe français a joué plus fort que mon réflexe protestant – et pourtant, je suis très protestant, je le remarque en ceci que là où un catholique a un sentiment anticlérical, j'aurais un sentiment anticatholique ». Observant que, dans ses analyses, Siegfried s'en remet peut-être un peu trop aux documents officiels, Laurendeau clôt ainsi sa rencontre : « Toujours il conçoit les problèmes d'un point de vue canadien. Lui aussi parle des grandes nations modernes avec une certaine admiration ; le facteur sentimental n'intervient pas plus en France qu'au Canada [...]. Il voudrait une culture canadienne, tout en ayant un peu de misère à concevoir ce que ce pourrait être un Canadien⁹ ».

Laurendeau dira et redira l'influence de Siegfried sur sa réflexion de nationaliste et de catholique. Six mois plus tard, identifiant son anticléricalisme à une critique de l'engagement de l'Église dans le temporel monétaire – la critique de la spéculation capitaliste étant à l'ordre du jour –, il écrit à son père :

Bien sûr, la cléralisation chez nous est un mal de seconde zone. Et quand je compare la situation canadienne à la situation espagnole, je ne prétends pas découvrir l'identité ! – Notre cléralisme est dangereux quand même, et dangereux parce que les hommes sont frappés plus parce ce qu'ils voient que par des principes. Nous avons à lutter contre un courant historique (importance du clergé dans le temporel et son omniprésence) et contre la médiocrité du même clergé, surtout de ses réponses (vécues) au problème de l'argent. Il y a scandale à penser que même les jésuites jouaient à la bourse, que nos communautés de femmes sont parfois aussi ladres que riches ; les jésuites espagnols possédaient (paraît-il) le tramway de Madrid, mais les Sulpiciens canadiens possédaient le tramway de Philadelphie ou d'une autre ville américaine. J'ai encore sur le cerveau les propos de cet excellent prêtre,

9. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 9 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

M^{sr} Deschamps, touchant la nécessité de l'argent, l'illusion des jeunes qui n'ont pas l'esprit pratique... cela m'avait singulièrement ouvert les yeux¹⁰.

Visites au Père Paul Doncoeur, à Nicolas Berdiaeff et à Daniel-Rops

À Paris, Laurendeau ne fait pas que retrouver Maritain. Il recontacte le jésuite Paul Doncoeur qui avait prêché le Carême de Notre-Dame, à Montréal en 1934, et qui était une figure familière des gens de *La Relève*, en particulier de Paul Beaulieu qui avait déjà pris les routes de France avec les Cadets du père Doncoeur. À peine débarqué, il écrit à l'abbé Groulx : « Notre contact avec les jeunes du P. Doncoeur et quelques autres groupes que j'ai connus dernièrement nous réservait d'autres surprises : surprise d'admiration, étonnement de voir des jeunes gens réaliser ce que nous venons de découvrir. J'ai commencé mes articles pour *Le Devoir*, sur eux¹¹ ». En effet, son premier « Pèlerinage en vraie France » – tous les mots sont choisis – le mène auprès des Frères cadets, cette « pointe avancée du scoutisme, la petite avant-garde (d'élite) qui cherche la route ». Il partage la vie des Cadets, un dimanche, à leur maison d'Issy-les-Moulineaux, et il évoque pour les lecteurs du *Devoir* leur camp estival annuel, « espèce de retraite fermée, très moderne », « une retraite fermée aussi ouverte que possible » où l'on



« fuit ses aises ; on fuit la vie facile, bourgeoise, l'amollissement du luxe, le conformisme des mœurs, et jusqu'aux fausses amitiés ». Doncoeur lui semble « dominant, sans y paraître, par son esprit et son cœur plutôt que par les impératifs de son autorité. Pas d'autorité : pays libre. Décidément, ici, le souvenir de Péguy nous poursuit ». Face aux jeunes Cadets qu'il fréquente ce jour-là, il essaie « de deviner le secret de leur générosité, de leur allégresse chrétienne¹² ». Une autre fois, il visite le Cercle Sainte-Jéhanne, à côté de chez lui, rue Tournefort, près de la rue du Pot-de-fer, de la rue Mouffetard et de la rue de L'épée-de-bois. Le père Doncoeur y

Laurendeau à sa table de travail dans son appartement à Paris.
(Centre de recherche Lionel-Groulx)

10. Le même au même, 31 décembre 1936, CRLG, P2/B, 229.

11. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 25 octobre 1935, CRLG, P2/B, 229.

12. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Trois instantanés », *Le Devoir*, 14 décembre 1935.

réunit, à l'occasion, une soixantaine de jeunes filles. Le reporter évoque la retraite d'Igny, caractérisée par cette « recherche de la clarté, d'une possession de soi dans la paix », de moments de « calme générosité ».

Laurendeau retient de sa visite qu'on a « pour mission d'infuser, chacun dans son milieu, une sève chrétienne. Tout christianiser. [...] Puis, on traduit cela dans le concret, on incarne des principes¹³ ». Cet esprit l'attire et l'amène à quelques occasions chez le père avec lequel il réfléchira à son avenir. Encore après la guerre, Ghislaine Laurendeau prendra la peine d'expédier des colis à leur ami commun¹⁴. L'admiration de Laurendeau pour la manière du père Doncoeur qui est son directeur de conscience est telle que ses amis des Jeune-Canada se montrent critiques. Paul Simard lui écrit : « tu dois plus apprendre à nager par toi-même qu'à te laisser porter par la vague puissante de charité qui te pousse en ce moment » ; il trouve l'expérience de son ami trop « unilatérale », hypnotisé qu'il paraît être par Doncoeur, ses Routiers, *Sept*. Est-ce la « vraie France », lui demande-t-il ? À Pierre Dansereau qui l'avait conjuré de ne pas laisser dissoudre sa personnalité « par des influences trop passives », il répond que Doncoeur lui a « donné le goût du réel, du positif, en même temps que le dédain des vaines revendications, du négatif¹⁵ ».

Laurendeau a probablement lu du philosophe russe *Pour un nouveau Moyen Âge* paru en 1927 dans la collection « Le Roseau d'or » que Maritain dirige chez Plon et qui propose un retour aux valeurs de cette période historique au sens où Maritain le fera dans ses conférences de Montréal et dans *Humanisme intégral*. Il lit *Destin de l'homme dans le monde actuel (Pour comprendre notre temps)* qui paraît en 1936 au moment où Laurendeau assiste fréquemment aux conférences que donne Berdiaeff à l'Union pour la Vérité¹⁶. La pensée de celui-ci l'impressionne : « Au point de vue social, mes idées deviennent plus radicalement anticapitalistes, et j'imagine que cela ne vous effraiera pas ! Je suis plongé depuis un mois dans la lecture de Berdiaeff – que j'ai souvent entendu à l'Union pour la Vérité, et que j'espère rencontrer –, j'y trouve un aliment substantiel et exaltant. Ce n'est pas précisément un auteur facile, il est touffu comme un slave (paraît-il), mais il a des intuitions fécondes. Ce titre de l'une de ses brochures dit sa pensée essentielle : « De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens ». J'ai trouvé dans

-
13. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Le Cercle Sainte-Jéhane », *Le Devoir*, 15 février 1936.
 14. PAUL DONCOEUR à Ghislaine et A. Laurendeau, 29 janvier, 11 avril, 17 mai 1946, CRLG, P1/D1, 3.
 15. P. SIMARD à A. Laurendeau, 10 novembre 1935, GRLG, P2/A, 24 et 7 mars 1936, P2/A, 28; A. LAURENDEAU à P. Dansereau, 12 février 1936, archives de l'UQÀM, 22P/384.
 16. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 mai 1936, CRLG, P2/B, 229.

le Christ non l'« opium » de Marx, mais un stimulant à l'effort et comme un appel à la création même temporelle. Déjà dans Claudel j'avais trouvé une même vision des choses, dans sa poésie chargée de pensée¹⁷ ».

C'est principalement sur la vocation créatrice de l'homme que porte l'entretien que lui accorde le philosophe, esprit créateur qui était celui des chrétiens au Moyen Âge et que les non-chrétiens se sont approprié à l'époque moderne. De l'idée fondamentale de Berdiaeff, Laurendeau dira « que Dieu attend de l'homme [...] une initiative créatrice, parce que, dans une certaine mesure, la création se continue à travers l'homme ». Le jeune reporter est attentif au propos selon lequel le chrétien doit éviter l'évasion dans le spirituel alors qu'il lui faut plutôt entrer « au cœur du monde pour le spiritualiser », aller « au plus épais de la mêlée », ce qui ne signifie pas la solidarité avec des régimes établis. Bien de son temps et familier de l'encyclique *Quadragesimo Anno*, Laurendeau interroge le promoteur d'un nouveau Moyen Âge sur le corporatisme : « Mot équivoque. Il y a le corporatisme médiéval, d'ancien régime ; on n'y saurait revenir. Le fasciste étatisé les corporations, cela tue l'initiative personnelle. J'accepte le corporatisme à condition de le comprendre dans un sens syndicaliste. Une organisation économique et sociale devra remplacer le parlementarisme ». Et le socialisme ? « Pour moi le système social le plus conforme à la conscience chrétienne est celui que j'intitulerais le socialisme personnaliste ou le personnalisme social et que j'opposerais au marxisme¹⁸ ».

Laurendeau auquel son professeur de philosophie avait recommandé la lecture de *Éléments de notre destin* (1934) et *Un monde sans âme* (1932) sort déçu de sa visite à Daniel-Rops, auteur bien connu de *Notre inquiétude* (1926) et de *Les années tournantes* (1933). Il rapporte à son père :

D.-R. m'a très bien reçu. Il avait ma brochure sur sa table de travail (je la lui avais envoyée il y a quelque temps). Il a fait semblant de l'avoir lue en entier et de s'y être beaucoup intéressé. C'est là son défaut, je crois : il reçoit trop bien n'importe qui. Avec une certaine froideur un peu distante, mais avec des compliments et de l'intérêt. Mais on continue de sentir – ou presque – qu'on est n'importe qui.[...] M'a donné son livre *Éléments de notre Destin* ainsi que quelques numéros de *L'Ordre Nouveau* dont il fait à moitié partie et m'a parlé. Il m'a l'air conscient de son succès littéraire¹⁹.

17. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 8 juillet 1936, CRLG, P2/B, 229.

18. A. LAURENDEAU, « Lettre de Paris. Vocation créatrice de l'homme. Entretien avec Nicolas Berdiaeff », *L'Action nationale*, VIII, 1, septembre 1936, p. 5-17 ; sur leur rendez-vous à Clamart, N. BERDIAEFF à A. Laurendeau, 4 août 1936, CRLG, P2/A, 32.

19. P. FONTAINE à A. Laurendeau, 17 janvier 1934, CRLG, P2/A, 17 ; DANIEL-ROPS à A. Laurendeau, [15 mai 1936], CRLG, P2/A, 29 et 8 juin 1936, P2/A, 30 ; A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 mai 1936, CRLG, P2/B, 229.

Il n'en tire pas moins un texte pour *L'Action nationale* axé sur les rapports du chrétien avec le monde moderne, un monde souvent sans âme, « c'est-à-dire un monde qui repose sur la négation des vraies valeurs, les valeurs spirituelles, qui se prosterne devant les idoles matérialistes et glorifie comme un dieu la production en grande série ». À la question typique de Laurendeau, « Puisque le chemin nous est fermé à Gauche, est-ce que nous nous dirigeons vers la Droite ? La tentation du fascisme ou du racisme nous arrêtera-t-elle ? », l'interlocuteur répond : « tous les régimes qui nient la réalité de l'homme, telle qu'elle s'affirme dans le christianisme par la charité, me paraissent inacceptables. L'idéal de la Race ou celui de l'État me sont aussi odieux que ceux du productivisme et du rendement. [...] La fin de la personne humaine sur la terre est d'abord le salut surnaturel : détourner son énergie vers d'autres fins, c'est trahir²⁰ ».

Mounier, *Esprit* et le nœud des rapports personne-communauté

Tout comme pour Maritain, la perception de Mounier par Laurendeau est filtrée par la question du nationalisme. Le Père Doncoeur a beau lui répéter la centralité de la notion de personne, le jeune lecteur d'*Esprit* et d'un numéro sur la femme, écrit à son père :

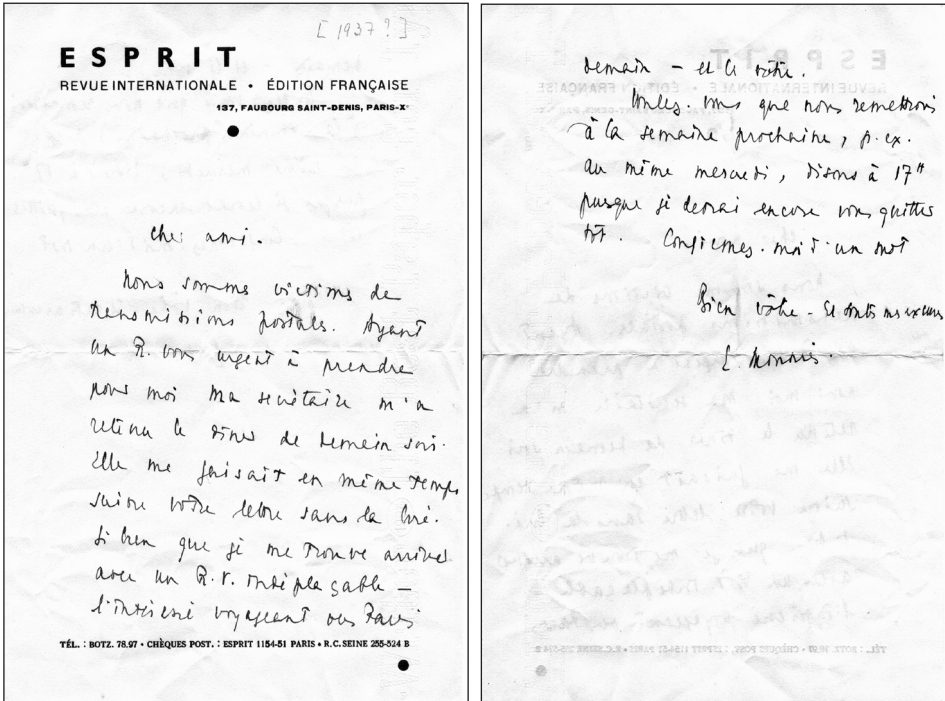
Personne, a dit le père : c'est-à-dire point crucial, croisement entre l'individu et la société. Très bien. Mais dans ce numéro, *Esprit* ne s'occupe guère de la société. Du moins, pas assez. Il veut que la femme se réalise. Soit, c'est aussi notre volonté. Mais comment ? *Esprit* propose que, dans plusieurs cas, ce soit dans un effort purement individuel : une profession (la même que celle du mari, ou une autre) ; ça me semble dangereux. Personnalisme ne devient que l'autre nom d'individualisme²¹.

Laurendeau saisit bien l'audace particulière de la revue de Mounier, ouverte aux non-catholiques, curieuse du socialisme ; il craint la désapprobation romaine d'*Esprit* en apprenant celle de la revue *Aube*, épinglée pour son attitude libérale à l'égard des communistes²².

20. A. LAURENDEAU, « Lettre de Paris. Le chrétien et le monde (Entretien avec Daniel-Rops) », *L'Action nationale*, VIII, 10, octobre 1936, p.111-117 ; Daniel-Rops lui demande de répondre à une enquête de *La Revue de Paris* sur sa perception comme Canadien de la France, 27 janvier 1937, CRLG, P2/A35.

21. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 11 juin 1936, CRLG, P2/B, 229 ; CATHERINE [LE BOURGEOIS] à A. Laurendeau, [sans date] qui l'invite à venir dîner avec Mounier, CRLG, P2/A, 23.

22. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 15 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.



Lettre manuscrite du philosophe Emmanuel Mounier à André Laurendeau (1937).
(Centre de recherche Lionel-Groulx)

Si le Front populaire de février et mai 1936 le confronte à bien des réalités et des questions nouvelles, *Esprit* lui révèle une idée partagée par Maritain et par Daniel-Rops, celle de la civilisation bourgeoise et de l'argent :

Responsabilité des chrétiens. Puissé-je ne jamais oublier la leçon qui se dégage des événements actuels, que je vois se dérouler devant moi. Eux aussi ont connu la fausse sécurité qui nous endort [...]. On s'engourdit si facilement ! On accepte si vite un état de choses dont les autres souffrent mais où l'on vit confortablement. L'argent et la civilisation bourgeoise ont mené l'Europe où elle en est. Alors je me dis : où allons-nous, nous qui sommes encore plus intoxiqués ?²³ .

C'est cette question plutôt que celle des rapports entre personne et société qu'il choisit d'aborder lors de son entretien avec Mounier. Certes il y rappelle le thème de la primauté du spirituel, si cher à Maritain et à Mounier : « Primauté du spi-

23. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 8 juillet 1936, CRLG, P2/B, 229.

rituel, c'est-à-dire pour nos amis d'*Esprit*, primauté de la personne. Contre l'individualisme libéral aussi bien que contre le collectivisme marxiste, ils affirment l'existence de cet univers spirituel qu'est la personne humaine ». Puis, il revient momentanément sur une dimension du personnalisme qui ne lui semble pas résolue : « L'affirmation de la personne humaine ne les conduit du reste pas à la négation de la société. Bien au contraire, c'est là une notion qu'ils entendent réhabiliter. Et l'un des problèmes fondamentaux à résoudre consistera précisément à trouver un équilibre entre la personne et la communauté. Bref, *Esprit* affirme la nécessité d'une "révolution personnaliste et communautaire" ».



André Laurendeau et sa fille Francine près de l'appartement familial à Pléneuf-Val-André, en Bretagne, le 12 septembre 1936.

(Centre de recherche Lionel-Groulx)

Laurendeau aborde donc une question à peine esquissée dans un article de Mounier dans *La Relève* d'avril 1936 : « le monde capitaliste et bourgeois est radicalement vicié, il faut s'en détourner et construire sur d'autres bases un monde nouveau ». La primauté du matériel, de l'argent dans l'univers capitaliste trouve dans « la fécondité de l'argent » et de l'or son mécanisme le plus immoral. À l'intention de son interlocuteur, Mounier multiplie les exemples pour montrer comment la fécondité de l'argent constitue « l'âme du capitalisme ».

Dans deux pages sur Mounier lui-même, Laurendeau souligne dans son texte l'aspect dérangentant du penseur, de son style même, qui n'est pas sans évoquer un style que développera le jeune intellectuel : « rares sont chez Mounier les

formules de tout repos, auxquelles on aime doucement se reporter, où l'on vient s'asseoir en paix... Rien n'est figé, rien n'est mort, on est comme introduit dans l'acte de pensée. Peut-être y manque-t-il le sceau du définitif, de l'achevé ; le style en est comme déchiré ». Conséquent avec ce qu'il avait écrit à Groulx – « Mes sympathies vont à des groupements qui, comme *Ordre Nouveau* et *Esprit*, apportent du neuf et de l'authentique. Là encore il faut choisir. Et il faut traduire. (gare aux importateurs !)²⁴ » –, il prévient ses lecteurs :

S'intéresser à *Esprit* ne signifie pas adopter toutes ses positions. Sa ligne de doctrine n'est d'ailleurs pas toujours ferme et cette imprécision même nous force au choix personnel. Certains catholiques condamneront jusqu'à son attitude centrale. Ils lui reprocheront à la fois l'audace et le manque d'affirmation, un jugement impitoyable sur les valeurs bourgeoises qui sont leurs, ou fascistes sur lesquelles ils misent, et un fleuretage continu avec les objets de leur haine primaire et fondamentale, par exemple, le socialisme.

Pour Laurendeau qui vient de se lancer dans la lecture de l'œuvre de Charles Péguy,

Esprit continue l'œuvre de purification inaugurée par Péguy. Péguy aussi scandalisait et bouleversait. Depuis [qu'*Esprit*] existe, ce mouvement a contribué à tuer beaucoup d'équivoques ; avec un Maritain, un Berdiaeff et quelques rares isolés, il a réussi pour une part à dissocier dans bien des esprits le catholicisme d'avec les désordres établis, qu'ils soient capitalistes ou fascistes (ou communistes bien entendu mais il n'y avait de ce côté aucune méprise possible). Aussi ont-ils libéré beaucoup de consciences, et je sais telles pages de Mounier qui eurent sur de jeunes âmes une influence décisive²⁵.

De Mounier, il restera à Laurendeau lui-même « une méfiance devant ce qu'il appelle 'la bonne conscience' » chez l'homme qui « prête généreusement aux autres tout le domaine du mal²⁶ ».

Laurendeau ne se contente pas d'aller vers les figures de l'innovation, y compris pour leur demander leur appui à *La Relève*, ce qu'il n'aurait jamais pensé faire pour les Jeune-Canada²⁷. Sa curiosité et son besoin de comprendre les désor-

24. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 11 octobre 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, 3, hiver 1995, p. 96.

25. A. LAURENDEAU, « Lettre de Paris. La fécondité de l'argent, mécanisme contre nature (entretien avec Emmanuel Mounier) », *L'Action nationale*, IX, 1, janvier 1937, p. 24-43; Laurendeau fait une causerie aux Jeunes Amitiés internationales; le texte en serait paru dans le numéro de juin du *Bulletin* du mouvement que je n'ai pu localiser, A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 mai 1936, CRLG, P2/B, 229.

26. A. LAURENDEAU, « Que le pluralisme... », *Le Devoir*, 30 novembre 1962.

27. A. LAURENDEAU, « On juge *La Relève* », *Le Devoir*, 24 octobre 1936.

dres établis et les ordres esquissés le portent vers d'autres figures et mouvements proches de la tradition des droites.

Croix de feu et Parti Social Français, Front Social, Jeune Droite, *Combat* et monarchie

C'est ainsi qu'il rend visite au lieutenant-colonel de La Rocque qui a relancé le mouvement des Croix de Feu, association d'anciens combattants dissoute par le Front Populaire et ressuscitée sous le nom de Parti Social Français (PSF). Centré sur le social, le mouvement entend « purifier et redonner sa vigueur à la mystique nationale, puis opérer un redressement d'idées et un reclassement général des institutions ». Le jeune reporter est curieux de savoir si le PSF est classé à droite ; la réponse sera nourriture intellectuelle frugale pour l'auteur de *Notre nationalisme* :

Nous ne sommes ni de droite ni de gauche. Nous rejetons ces vieilles formules qui ne correspondent à rien, de même que nous combattons le conservatisme des 'modérés' et l'hégémonie de Moscou. Nous ne nous disons plus nationalistes : tous les mots ont été réquisitionnés ; se dire même 'national', c'est s'isoler d'une partie des masses françaises. [...] Tout cela n'est que du passé mort²⁸.

La « mystique » Croix de feu entend réconcilier « deux sentiments que l'on a trop longtemps, par une aberration criminelle, opposés l'un à l'autre : l'esprit social et le patriotisme. [...] Le patriotisme n'est pas le monopole de la droite, l'aspiration sociale n'est pas le monopole de la gauche ». Laurendeau prend note de cette autre façon de chercher et de caractériser une « troisième voie ». Le PSF fait sienne l'orientation « Travail, Famille, Patrie », mais en réquisitionnant des significations nouvelles pour ces termes. La patrie n'est pas celle du sang mais de la civilisation, et elle est républicaine et non monarchique. Le rapport du travail et du capital s'inscrit dans une autre dynamique que le capitalisme, que les puissances d'argent qui noyautent le parlement. Pour faire « du travail un associé libre du capital et son égal », le PSF propose aux Français un retour aux corporations, à la manière de l'Autriche de Dolfuss et du Portugal de Salazar. Opposé tout autant à l'hégémonie des « 200 familles » qu'à celle de l'État, pente naturelle du fascisme, le PSF opte pour un certain contrôle de l'État plutôt que pour les nationalisations²⁹.

28. A. LAURENDEAU, « Enquête du *Devoir* sur la France politique. Pourquoi le mouvement Croix de Feu est devenu le Parti Social Français », *Le Devoir*, 7 novembre 1936.

29. A. LAURENDEAU, « La France traverse une crise de maturité », *Le Devoir*, 9 novembre 1936.

L'approche du Front Social de Gaston Bergery vise les mêmes problèmes avec des solutions différentes, tout en adhérant au Front Populaire : opposition au fascisme en unissant les travailleurs et les classes moyennes, rejet du marxisme et du soviétisme tout autant que du capitalisme et de « la minorité de l'argent », remplacement du parlementarisme par un régime nouveau non corrompible par l'argent³⁰. Dans la foulée des congés payés du Front Populaire, le Front Social préconise l'organisation des loisirs. Il donne au mot « laïcité, son sens positif, dégagé de toute combativité et de toute haine, tout en récusant toutes formes de cléricisme ». La philosophie du parti est aussi celle du ni., ni. :

Quand la Droite crie : Vive la France, ça veut dire : Vive les coffre-forts ! Quand l'Extrême-Gauche crie : Vive la France, ça veut dire : Vive Moscou ! Nous entendons que les mots reprennent leur sens. Quand nous crions : Vive la France, nous voulons que cela signifie : Vive le peuple français, la nation digne, forte, heureuse et libérée³¹.

Georges Izard est du Front Social et Laurendeau le savait près d'*Esprit*, au début de la revue au siège de laquelle il se rend : « Puis à *Esprit* [...]. Parlait Izard, second du Front Social, avec Bergery – *Sept* en a parlé – : ancien rédacteur en chef d'*Esprit*, dont il s'est séparé sur des questions de tactique pour fonder Troisième force ; il a été candidat et s'est fait élire ». Robert Aron, directeur de *Ordre Nouveau* est là, aussi ; celui-ci reproche « à Izard son entrée au Parlement, sorte de trahison de son personnalisme. 2 points de vue : celui du doctrinaire et celui de l'homme d'action, d'un côté dogmatique, de l'autre tendance à l'opportunisme. [...] Il y a là 2 attitudes, – celle d'Aron est trop tranchée et orgueilleuse – entre lesquelles j'hésite encore. « Lénine vous a tous gâtés » disait Izard : et je le comprends, car Lénine a réalisé les deux...³² ».

Laurendeau s'intéresse aussi au groupe de la Jeune Droite, à *Combat* et à Thierry Maulnier. Il écrit à son père dans une lettre-journal :

P. M., après cours, assisté à une conférence du groupe *Combat* : Thierry Maulnier, G. Blond, R. Brasillach. Assez intéressant. Il y a une chose qu'on se saurait leur dénier : le courage. Ils naviguent à contre-courant. *Combat*, qui réunit quelques bonnes plumes, a à peine 1000 lecteurs ! Ils refusent les compromissions de la gauche ; leur jugement sur le capitalisme et les bourgeois est raide. – Mais ils sont durs et intellectuels. Quelque chose d'eux me repousse. Ils sont lucides, mais peut-être leur manque-t-il d'aimer. Ou alors, ils aiment à la manière d'un intellectuel :

30. A. LAURENDEAU, « Enquête du *Devoir* sur la France politique. Pour arracher l'État aux féodalités modernes, il faut abattre tous les trusts », *Le Devoir*, 21 novembre 1936.

31. A. LAURENDEAU, « Enquête du *Devoir* sur la France politique. Attitude du Front Social », *Le Devoir*, 23 novembre 1936.

32. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 mai 1936, GRLG, P2/B, 229.

plus un amour de tête qu'un amour du cœur. Ils disent : La France fut une grande chose, il ne tient qu'à nous qu'elle le redevienne. — Ils sont quelqu'un. À la sortie, abordé Th. Maulnier : me recevra (pour interview) n'importe quel soir à 7 heures 30, à l'Action française ; irai la semaine prochaine³³.

Il se rend en effet aux locaux de L'Action française et y rencontre ce jeune homme de 23 ans qui vient de publier *La crise est dans l'homme* (1932). Laurendeau précise à ses lecteurs de *L'Action nationale* que Jeune Droite ne pense pas que « la fidélité aux traditions signifie un asservissement au passé mort ». Les jeunes de la revue « n'ont jamais eu pour ambition et pour raison de vivre [...] de retarder un peu le cours de l'histoire » ; ils ont « assez d'adversaires à combattre pour négliger ceux qui s'acquittent si bien de la tâche de mourir tout seuls ». Maulnier explique que la nouvelle jeunesse européenne forgée par la guerre « ne pouvait être conservatrice puisque, comme toute jeunesse, elle savait être riche de possibilités nouvelles, puisque d'autre part elle n'avait rien à conserver » ; la seule « idée de conservation [lui] fait horreur ». Maulnier, qui dirige *Combat* avec Jean de Fabrègues, se dit monarchiste, déterminé à détruire la démocratie et à affirmer que « la souveraineté ne sort pas du peuple ». Il repousse le collectivisme et l'étatisme, conçoit un capitalisme où les propriétaires des capitaux ont un rôle de bailleurs de fonds pour des travailleurs-producteurs qui sont les véritables détenteurs des moyens de production. Il se dit enfin favorable à un corporatisme social qui réintègre les travailleurs manuels dans la société et à un corporatisme économique susceptible de créer la solidarité entre employeurs et employés dans l'entreprise³⁴.

Laurendeau termine ses visites chez le comte de Paris, « fils de Monseigneur le Duc de Guise, prétendant au trône de France » qui n'a pas 30 ans. Son porte-parole explique que le « prince révolutionnaire » ne voit pas la restauration comme celle du retour aux chaises à porteur, mais que « pour remonter le courant nous devons agir en révolutionnaires ». On lui précise que le prince n'apprécie guère Versailles au plan architectural et qu'il a découvert le monde ouvrier. Comme à la mort du duc d'Orléans le bannissement de la royauté a joué, c'est à Bruxelles que Laurendeau va rencontrer le comte. Une première question concerne les rapports entre *Le courrier royal*, publié par le comte, et l'Action française : « L'Action française a toujours travaillé sous sa propre responsabilité, sans engager les Princes de la Maison de France. Elle a eu le rôle ingrat des Francs-Tireurs. Aujourd'hui, la pensée royale entend unir et non diviser et, dans ce but, a pris des contacts dans tous les milieux politiques français ».

33. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 13 janvier 1937, CRLG, P2/B, 229.

34. A. LAURENDEAU, « Lettre de Paris. Jeune Droite (Entretien avec Thierry Maulnier), *L'Action nationale*, IX, 3, mars 1937, p. 151-163.

Le comte de Paris, tout en étant « ardemment national », repousse « le nationalisme exacerbé dont s'inspire la politique de plusieurs pays étrangers et qu'affichent certains doctrinaires français ». Dans ce qu'il a d'excessif, « le nationalisme est faux ; dans ce qu'il a de raisonnable – exaltation du sentiment patriotique – il n'est le monopole d'aucun parti ».

Pour la monarchie, les cadres « naturels » de la nation sont la famille, le métier et la région et « Les Métiers Français », créés par le comte, entendent réunir les Français sous la profession et non selon une ligne de classe ou de parti. La corporation est conçue comme une pièce essentielle du nouveau régime proposé ; les Chambres régionales des Corporations et la Chambre nationale permettront d'obvier à l'anarchisme du capitalisme et à l'étatisme socialiste ou fasciste.

Le comte de Paris se présente comme celui qui a « désolidarisé la monarchie d'avec un groupe d'extrême droite et montré que sur le terrain social elle ne craint point la nouveauté », elle qui « se montre démophile par intérêt et ne possède d'autres intérêts que ceux de la nation³⁵ ».

Les désordres établis

Au fil de ses rencontres et entrevues, Laurendeau voit se profiler les désordres établis dans l'après-guerre et par la Crise : désordre du capitalisme, du fascisme, du communisme, du nationalisme « excessif » et de leur combinatoire. Ces questions le poursuivent et il en écrit à ses correspondants et à ses lecteurs.

La critique faite du capitalisme est moins celle du système et de ses arcanes ; sauf la dénonciation des trusts et des « 200 familles », elle ressortit d'abord et avant tout à l'affirmation de la primauté du spirituel et du coup à la dénonciation de l'actuelle primauté du matériel d'une civilisation bourgeoise, dans un « monde sans âme » où prévaut la fécondité de l'argent.

La multiplication des grèves sur le tas – journaux, cafés, bars, hôtels – et l'agitation du Front populaire le rendent sensible à la montée de popularité du communisme. Il assiste à une manifestation au Palais de la Mutualité en mars 1936 ; il s'y sent « dans une atmosphère » qui le convainc qu'il est malgré tout « en vraie France » et que prévaut de plus en plus le choix : « Pie XI ou Staline » : « À travers l'infinité des doctrines, des mystiques, des partis, l'agitation et la recherche inquiète, ou les refus bourgeois et le sommeil des officiels – on croit discerner deux pôles forts. Seules s'affrontent deux constructions doctrinales cohérentes, deux mystiques, deux autorités : catholicisme et communisme ». Le

35. A. LAURENDEAU, « Une conversation avec S.A.R. le Comte de Paris », *Le Devoir*, 29 et 31 mai 1937

jeune catholique découvre que les valeurs exaltées toute la soirée sont des « valeurs universelles comme la justice et parfois, presque – n'était la brisure soudaine, le cri de haine – des valeurs chrétiennes comme la charité ». Le « scandale » du Maritain « d'un monde chrétien infidèle à sa vocation » et le rappel du Berdiaeff de « la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens » lui viennent à l'esprit. Raison de plus d'être « témoins dans le monde » et « d'incarner » la justice individuelle et sociale, la charité individuelle et sociale de façon à éviter cette « affreuse tristesse de songer qu'en pays catholique la vie soit parfois plus médiocre qu'en milieu marxiste³⁶ ».

Un peu plus tard, il rend visite, à Vanves, au père Robitaille de L'Action populaire. Pour lui montrer qu'il n'y a pas « que des réac en Laurentie », Laurendeau lui dit son « admiration pour Marx ». Le père ne la partage pas : « Malgré Lallement et Maritain, Marx pour moi c'est du Hegel épaissis. Il a eu l'intuition d'une vérité profonde (et d'ailleurs de sens commun) : l'importance des facteurs économiques. C'était un homme intelligent... Mais il a essayé de plier le réel à la marque de son idée³⁷ ». Sa quête du sens et de la signification du communisme est aussi on ne peut plus concrète : « Hier, passé dans une librairie communiste rue Racine, pour le père Archambault : pris quelques tracts et un journal : il y en a beaucoup mais toute la propagande est faite dans un sens positif : c'en est vraiment remarquable. C'est une mystique qu'on crée et qu'on entretient : désir d'un monde nouveau, chants d'amour à l'U.R.S.S., etc. Très adroit d'ailleurs ; présentation attrayante même des bouquins solides – car il y en a ! – ; effort dans le sens de la doctrine. On aime citer Lénine qui dit que sans théorie révolutionnaire, il n'y a pas de révolution ». Mais les volte-faces le rendent critique : « Quelles ramifications, quelle activité chez tous ces communistes : on se sent dans quelque chose qui va, qui avance vers un but désiré. Un peu de propagande 'antifasciste', pour la paix. Par exemple ils font des volte-faces étonnantes : les voilà qui se bombardent défenseurs de la famille, de la patrie, des Français... Leur slogan : la France contre les 200 familles³⁸ ». Il se convainc que le globalisme et l'unilatéralisme constituent une erreur stratégique : « Toutes les démagogies sont fondées sur l'unilatéralisme... Au prêtre nous devons dire : il y a le ciel, oui, mais il y a aussi la terre. Au communiste : il y a la terre, oui ; mais il y a aussi le ciel³⁹ ».

Symptomatiquement, Laurendeau n'a pas pris la peine de rencontrer les grandes figures du fascisme. Il s'y intéresse par ses questions sur le corporatisme.

36. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Communistes », *L'Action nationale*, VIII, 3, mars 1936, p. 155-161.

37. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 11 mai 1936, CRLG, P2/B, 229.

38. Du même au même, 9 juin 1936, GRLG, P2/B, 229.

39. Du même au même, 11 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

Certaines réponses vont dans le sens de ce qu'il a connu au Québec depuis la publication de l'encyclique *Quadragesimo Anno* (1931) et du *Programme de Restauration sociale* (1933) de l'École sociale populaire : l'importance des corporations de métiers auxquelles le comte de Paris fait allusion ou le modèle des fascismes autrichien ou portugais qui inspire le PSF, mais à l'égard duquel il reste sceptique : « Comme vous dites, personne chez nous ne s'est préoccupé de dénoncer le danger humain – et spirituel – que comporte le fascisme. Dollfuss est un nom, & jusqu'à ces derniers temps, Salazar restait un inconnu. D'ailleurs il ne faudrait pas croire que ces deux expériences se présentent comme des victoires définitives ni même comme des réussites totales, et il ne faudrait pas tenter de le faire croire : on nous a infligé suffisamment de désillusions, inutile d'en préparer d'autres ⁴⁰ ». Mais les réponses les plus nouvelles lui font dissocier corporatisme et Moyen Âge (Berdiaeff) et surtout bien voir comment le corporatisme est, en Europe, une pente naturelle vers le fascisme en même temps qu'un éteignoir de l'initiative individuelle.

La guerre d'Espagne constitue un bon révélateur des perceptions de Laurendeau eu égard au catholicisme, au fascisme et au communisme. L'enjeu réside dans l'instrumentalisation de la religion :

Un Mussolini, un Maurras ont servi ou servent l'Église, ou du moins s'en servent ; quoique la métaphysique d'où [découle] le fascisme ou le nationalisme intégral soit opposée au christianisme presque autant que le marxisme. Mais il se trouve que les valeurs de droite ont conclu une alliance avec les chrétiens... Ce dilemme a quelque chose de tragique. Particulièrement dans les affaires d'Espagne. D'instinct, les catholiques de partout se sont solidarisés avec les rebelles. Or les rebelles ont contre nous d'avoir déclenché la plus terrible des guerres civiles, d'avoir utilisé des Riffains barbares contre leurs frères de sang ; surtout (voilà vraiment le plus grave) de défendre un état de choses où se multipliaient l'un par l'autre les méfaits du fédéralisme et du capitalisme.

La collusion de l'Église catholique avec certaines causes l'inquiète :

Les horreurs des bolchevistes et des anarchistes me révoltent comme un autre, mais je me demande si la paresse des catholiques, l'immobilisme social en particulier des communautés religieuses, le traditionalisme complice du clergé n'ont point créé par réaction un climat révolutionnaire, puis précipité les choses...⁴¹.

40. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 11 octobre 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 95.

41. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 22 août 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 90.

Lecteur d'*Esprit* et de *Sept* sur la question, Laurendeau est bien conscient du fait que la guerre d'Espagne concerne peut-être moins l'Espagne que les positions du Canada français : « Il ne s'agit plus seulement du drame espagnol – en lui-même bouleversant, douloureux, plein de contradictions – que du drame canadien qui pourrait s'engager demain ». À son père auquel il entend expédier un numéro d'*Esprit* sur le sujet, il écrit : « Il ne s'agit pas de convaincre [...] mais d'ouvrir [certains esprits] à l'inquiétude, et d'aiguiser leur regard par rapport aux événements indigènes⁴² ». Ayant en tête le cas du fascisme italien et la guerre d'Espagne, il se demande : « Ai-je le droit d'oublier que les amitiés catholico-fascistes sont pour l'Église un formidable danger pour l'avenir ?⁴³ ».

Ses lectures le confortent dans ses positions que *L'Action nationale* s'apprête à publier : « Reçu hier soir *Esprit* de janvier (cadeau du jour de l'an de Maman). Contient beaux témoignages d'Espagne : l'un d'un prêtre catholique – pondéré mais compréhensif – l'autre sur les persécutions que les militaires font subir aux prêtres basques. Tout cela me confirme dans ce que j'ai écrit pour *L'Action nationale*. – Septembre contenait un article où les idées que j'exprime [...] sont exprimées dans des termes analogues. Aussi, une interview d'Irujo (ministre basque dans le gouvernement de Valence), intéressant⁴⁴ ».

Une note à la fin de l'entrevue avec Mounier indique le chemin parcouru par Laurendeau et la distance qu'il prend par rapport à la vision traditionnelle de l'Église québécoise :

On éprouve quelque peine à constater que, sur cette question, les meilleurs quotidiens canadiens-français n'ont fourni à leurs lecteurs qu'une documentation unilatérale. Ils ont confondu la cause du catholicisme avec celle de certains catholiques sans se demander si les catholiques d'Espagne ne portaient point la responsabilité profonde du drame qui se joue aujourd'hui. On ne confond pas en vain pendant des décades la Vérité éternelle avec un régime social périmé. Dieu n'est pas une police bourgeoise chargée de défendre les grandes propriétés des nobles et de certaines communautés religieuses, et l'exploitation éhontée du pauvre par le grand capitaliste...⁴⁵.

À l'adresse des anticommunistes à tout crin, il ajoute : « Bien sûr, cela n'excuse pas les horreurs commises par les Rouges (non plus que les massacres exécutés par les Blancs). Mais cela situe le problème et permet d'en tirer des

42. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 décembre 1936, CRLG, P2/B, 229.

43. Du même au même, 23 décembre 1936, CRLG, reproduit dans « L'esprit des années trente ». Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 99.

44. Du même au même, 9 janvier 1937, CRLG, P2/B, 229.

45. A. LAURENDEAU, « Lettre de Paris. La fécondité de l'argent... », *L'Action nationale*, loc. cit., p. 41-42.

conclusions plus utiles que ce réflexe de la peur : ‘Prenez garde au communisme qui accumule tant de crimes !’ ». Le propos ne plaît guère au père Archambault, figure tutélaire de l’anticommunisme au Québec pour lequel il court de la documentation à Paris : « Si vous aviez été au Canada, vous n’auriez pas reproché à nos journaux catholiques leur attitude, car vous auriez constaté celle des autres et compris que pour empêcher l’opinion d’être pervertie, il leur fallait insister sur certains faits. Quant au fond même de la question, je me méfie actuellement des jugements des Français, trop portés à voir dans le parti de Franco les alliés de Hitler⁴⁶ ». Sachant son ami revenu à Montréal, Émile Baas lui fait le point sur la situation : « il n’en est plus tout à fait de même pour certaines incidences concrètes [...] notamment l’appréciation portée sur les événements d’Espagne. Ici il est évident, je crois, que notre attitude nous range dans la catégorie des ‘fils égarés’ [allusion à « l’appel paternel aux égarés » de l’encyclique *Divini redemptoris* de mars 1937 sur le communisme]. Que penser ? Pour ma part, j’en fais un cas de conscience grave⁴⁷ ».



André Laurendeau et Émile Baas à Guebwiller en Alsace, le 16 avril 1936.
(Centre de recherche Lionel-Groulx)

46. JOSEPH-PAPIN ARCHAMBAULT à A. Laurendeau, 10 février 1937, CRLG, P2/A, 36; après l’élection du Front populaire, le père avait demandé à Laurendeau de recueillir manifestes et affiches du communisme et de l’anticommunisme, père Archambault à A. Laurendeau, 18 juin 1936, CRLG, P2/A, 30.
47. E. Baas à A. Laurendeau, 23 mars 1937, CRLG, P2/A, 37, cité dans CATHERINE POMEYROLS, « Une histoire en chantier : intellectuels québécois et guerre d’Espagne », dans *Histoires d’Europe et d’Amérique. Mélanges offerts à Y.-H. Noilhat*, Nantes, Ouest-Éditions, 1999, p. 418.

Ses inquiétudes : remises en question et doutes

L'audace du jeune reporter à solliciter rencontres et entretiens et sa détermination à être là où se tiennent les débats donnent le ton de ce séjour d'études – et il faut bien le dire, d'enquêtes -. Le face à face avec la France contemporaine parle tout autant de Laurendeau que de la France mythique des Canadiens français.

À peine est-il arrivé en France qu'il croit opportun d'explicitier certains passages de *Notre nationalisme* paru en octobre 1935. Il précise que « l'évacuation du colonialisme français n'implique en rien le rejet de l'influence française ». Il s'agit plutôt de reconnaître une tradition, celle « que nous entendons non pas refléter mais continuer ». Le Jeune-Canada parle d'un « maintien intégral, ou plus exactement, [d'une] réintégration de la culture française, mais dans la conscience d'une certaine altérité ». Ces distinctions « s'imposent par fidélité à l'avenir, suivant la formule de Maritain, autant et plus que par fidélité au passé. La condition de miroir et de reflet, même d'un très bel original, ne doit pas être éternellement nôtre ». Déjà, dans son dépaysement, Laurendeau a trouvé la formule de pondération de son nationalisme : « Et nous répétons que pour nous, régionalisme et nationalisme sont point de départ, non point d'arrivée ; que rien ne nous semble plus inhumain, plus païen, plus stérile qu'un régionalisme ou un nationalisme enclos en soi, si ce n'est un certain internationalisme enclos en soi⁴⁸ ».

S'il prend une telle mesure de la spécificité de son nationalisme francophone mais non hexagonal, il prend aussi conscience de la méconnaissance du Canada français chez les Français :

Le soir, allé seul à une conférence du [père] Ducatillon: Canada et Canadiens. Quelconques clichés et compréhension en surface. Je réfléchissais à ceci : nous avons des prédicateurs français à N[otre-]D[ame] depuis une cinquantaine de carêmes ; tous en revenant ont dû faire leur petite conférence sur nous : imagine la dose d'incompréhension que ça amoncelle contre nous... Nous devrions essayer de voir les étrangers de marque qui passent chez nous. – Rencontre quelques abbés canadiens-français : déçus comme moi⁴⁹.

C'est encore « cette durable déception » qu'il explicite dans les *Études*, revue des jésuites de France. La « jeune voix canadienne » qui s'y fait entendre a pu surprendre tant la franchise est critique. Pour Laurendeau, les Français « se laissent éblouir par notre durée » ; et avec peut-être à l'esprit le mot que Maritain avait laissé tomber devant les jeunes nationalistes en octobre 1934 – « Contentez-vous

48. A. LAURENDEAU, « À propos de notre nationalisme. Explicitation », *L'Action nationale*, VII, 2, février 1936, p. 120-122.

49. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 9 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

d'exister »-, il estime que les Français ont l'habitude de « nous considérer dans le fait de notre survie plutôt que dans le fait actuel de notre vie », discours qui « ont cessé d'être conformes aux faits ». Survivre dans un sens absolu « ne se conçoit pas », écrit-il, et il faut dénoncer ces clichés car « une amitié profonde ne repose pas sur des équivoques ». Il prend la peine d'expliquer l'attitude des Canadiens français lors de la dernière guerre, attitude exprimée par Bourassa qui donna voix à une volonté quasi unanime de non-participation ; cela supposait, écrit-il, « que nous n'étions plus dans le sillage d'aucune métropole ». Le propos est clair : « Survivre, c'était une façon coloniale de vivre⁵⁰ ».

Le voyage en France est bien sûr un voyage d'études, et le fils Laurendeau en écrit à son père de façon régulière. Mais c'est aussi un voyage de recherche, de recherche de réponses à des questions politiques et existentielles. Ses reportages en témoignent. Depuis la crise de l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC) en 1931, Laurendeau, qui en était membre et qui fut même directeur de la revue du mouvement, *Le Semeur*, est au cœur d'un débat qui s'est amorcé avec la venue de l'action catholique spécialisée et qui concerne le maintien ou pas d'une action catholique et d'une action nationale simultanées ou séparées. Laurendeau entend bien éclairer sa lanterne de l'expérience française et va frapper à quelques portes pour recueillir des points de vue.

Une première distinction s'impose : « En France – quoiqu'à un degré moindre qu'en Allemagne et qu'en Italie – le nationalisme politique est un fléau public presque au même titre que le communisme ». À la lumière de cette distinction, Laurendeau rappelle « qu'une vérité n'a pas besoin d'être réalisée en France pour être vraie » : la vérité n'est pas nécessairement au-delà de l'Atlantique. Chez les Compagnons de Saint-François, on est chrétien, patriote, régionaliste et pacifique « à condition de dépouiller totalement ces mots de tout leur sens politique ». À la revue *Sept*, Joseph Folliet estime « qu'il ne peut pas y avoir de conflit entre le patriotisme authentique (sans système) et l'Action catholique⁵¹ ».

De sa lecture des *Cahiers des Cadets* du père Doncoeur, il lui semble « que le national et le religieux peuvent (et bientôt doivent) se développer ensemble ». Un peu à la manière de Maritain, Laurendeau change les paramètres et le lexique des questions ; le lexique de l'enracinement et du déracinement lui fait voir les rapports entre l'action catholique et l'action nationale de manière inédite : le catholique ne peut pas ne pas être enraciné « dans son propre sol », il faut « s'at-

50. A. LAURENDEAU, « Destins du Canada français. Une jeune voix canadienne », *Études*, 228, juillet-septembre 1936, p. 46-49.

51. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Action catholique et Action nationale I », *Le Devoir*, 19 décembre 1936.

taquer à l'inintelligence du réel » et par son jacobinisme, la Révolution française a fait œuvre de déracinement en gommant les attaches des populations locales⁵².

À la lumière d'une série de conférences du père Desbuquois de l'Action populaire, Laurendeau introduit la notion de milieu auquel le chrétien ne peut échapper, pas plus qu'à l'espace et qu'au temps. Il note la tendance de l'action catholique à la spécialisation, mais rappelle que l'Église « moissonne ses fils dans tous les milieux ». Car si l'on accepte l'idée de l'imprégnation de la classe sociale, pourquoi refuser celle de la nation? L'action catholique doit donc « une réponse pleine et entière à l'ensemble du problème humain » ; elle concerne l'homme total, l'homme intégral⁵³.

Au contact des instituteurs catholiques, des écrivains marxistes, des communistes, des royalistes et de l'A.J.C.F., Laurendeau est conscient d'élargir son champ de vision. L'aventure n'est pas sans enjeu : « J'essaye de m'ouvrir à toutes les influences qui me semblent bonnes, même s'il y a quelque risque, qui risque rien n'a rien et plus je vois plus je trouve qu'on manque d'audace intellectuelle, chez nous⁵⁴ ». Audace, risque, distanciation :

Les cours sont terminés, seul continue mon travail personnel. En somme, j'éprouve de la satisfaction. Il y a eu des tâtonnements, des timidités, sans doute cela est-il inévitable. Ma vision du monde s'élargit. Je n'ai pas acquis beaucoup de science (un an c'est si court !), mais nous avons vécu, mais avons acquis de l'expérience. C'est un peu comme si je m'étais éloigné de moi-même : avec du recul, j'essaye de me juger⁵⁵.

La nouvelle inquiétude est celle du futur homme d'action : « Moi qui serai homme d'action, je me demande à quoi me raccrocher de positif. Certains disent : à la doctrine traditionnelle de l'Église, mais cela ne me semble pas suffisant : quant aux principes de base, oui ; mais les autres ont varié, comme les choses, comme d'ailleurs il est normal puisqu'ils sont près du contingent ». Avant de se lancer dans l'action, Laurendeau dit vouloir mieux connaître « trois types de solution » : le fascisme et le corporatisme étatique, le corporatisme italien et des tentatives nouvelles, personnalistes, comme celles d'*Esprit* ou de *Ordre nouveau*. Mais l'incertitude gagne aussi le croyant :

52. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Action catholique et Action nationale II », *Le Devoir*, 26 décembre 1936.

53. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. Action catholique et Action nationale III », *Le Devoir*, 31 décembre 1936.

54. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 13 mai 1936, CRLG, P2/B, 229; le même à Jean-Louis Dorais, des Jeune-Canada, 31 mai 1936, CRLG, P17/4.

55. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 8 juillet 1936, CRLG, P2/B, 229.

Parlé au père [Doncoeur] de mes multiples contacts avec non-croyants, des inquiétudes que ça fait parfois naître en moi sur le terrain de la Foi, de la vision que j'ai de ces deux espèces d'homme, l'un 'religieux', l'autre 'terrestre' : positions intégrales où tout s'explique.

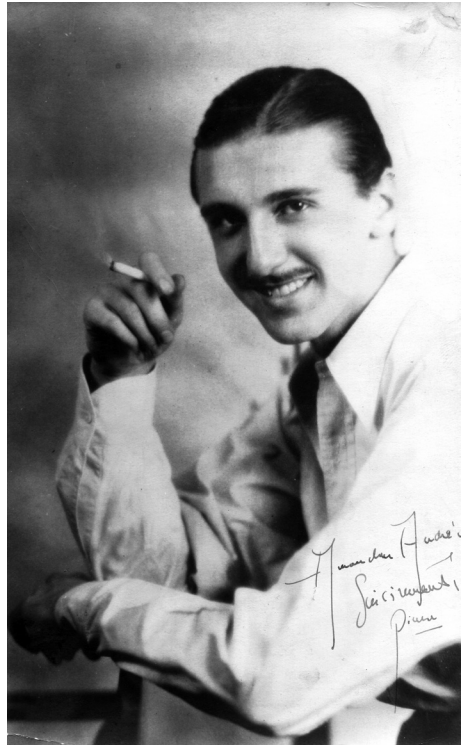
L'inquiétude, c'est la condition de tout avancement : les grands mystiques furent de grands inquiets. On découvre dans la mesure où on est inquiet, à condition qu'on domine son inquiétude, qu'on reste soumis, qu'on ne perde pas la tête. S'agit pas de te boucher les yeux : regarde devant toi. Il n'y a aucun réalisme à s'évader. Sur le terrain lui-même de la Foi : la position religieuse, qui a l'air dogmatique, est au fond la plus réaliste. La pensée thomiste, par exemple, est d'une merveilleuse souplesse : elle laisse toujours la porte ouverte au mystère⁵⁶.

Quelques mois auparavant, il avait expliqué à P. Dansereau sa « conversion (intérieure) au christianisme. Cette conversion m'a amené, petit à petit et par un processus parfois obscur, toujours plein de surprises, à des réajustements, à abandonner certaines positions et à la conquête d'autres⁵⁷ ».

Le doute s'est installé en lui, comme c'est le cas pour ses amis de *La Relève*, comme chez son ami de Saint-Denys Garneau qui, lui aussi, cherche une joie, une joie qui serait la sienne propre :

La douleur et la joie, je confesse mon impuissance. Je ne vois pas. Je constate la douleur. À un moment où je m'amuse, où je me distrais (souvent de façon égoïste ou en me perdant mon temps), tout à coup je pense à l'Espagne, ou aux camps de concentration d'Allemagne et de Russie, ou simplement aux misères - ; remarque bien que, la plupart du temps, ça dure 60 secondes : le temps de me

Pierre Dansereau vers 1930, ami d'André Laurendeau et l'un de ses correspondants pendant son séjour en Europe.
(Centre de recherche Lionel-Groulx)



56. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 mai 1936, CRLG, P2/B, 229.

57. A. LAURENDEAU à P. Dansereau, 12 février 1936, archives de l'UQÀM, 22P1/384.

laisser un vague remords. Je me dis : cet amusement est inexistant, ou cette quiétude, ou cette joie au travail, inexistant puisque ça peut m'être arraché d'une minute à l'autre – et que, de toutes façons, il y a la mort. Or, en cela, je sais que j'ai tort. C'est un stade que je n'arrive pas à dépasser – surtout par crainte personnelle de la douleur : les nerfs y ont leur part. Mais les réponses des autres ne me servent de rien. Il faut que je trouve la mienne. – Tu dis qu'il faut vivre en oscillation perpétuelle : pour cela il faut croire à la joie autant qu'à la douleur, je veux dire d'une foi incarnée et pleine, non comme à une idée. Ce n'est point mon fait. Il y a une joie située avant la douleur ; il ne faut pas vivre beaucoup pour la perdre, apprendre qu'elle est une illusion ; on peut se boucher les yeux, ou bien choisir l'illusion : ce n'est pas mon fait non plus. – Je sais, par l'expérience des autres, qu'il y a une joie au delà de la douleur. Je ne l'ai point encore trouvée.

Les impressions, les souvenirs, les lectures se mélangent, et c'est en termes de « bourgeois du spirituel » qu'il se définit :

Je reviens à ce dont je te parlais en début de ma lettre. Au fond, ça se ramène tout simplement à ceci : j'éprouve sur la terre une grande insécurité. Ramenée à ces termes, mon impression est humaine, elle est bourgeoise aussi. Bourgeois du spirituel... Faut-il condamner ? À moins que le désir de sécurité – éternité du bonheur – ne s'enracine au plus profond de notre âme, et que l'erreur du bourgeois soit de vouloir réaliser dans ce monde, par le moyen de l'égoïsme et de l'usure, ce qui n'arrivera qu'en Dieu. – Il n'empêche. Je sens dans mon besoin de spirituel un rejet de peur, et donc il y a menace d'évasion. Bien sûr que pour certains le spirituel – même au moyen du sacrifice – reste une évasion ! Il ne faudrait pas l'angoisse, mais voir et aimer⁵⁸.

Les jeunes croyants qui lisent alors les romans de Mauriac, de Bernanos et même de Gide sont confrontés à l'idée que la foi soit trempée dans la laideur ou le péché et qu'il faille passer par la porte étroite de l'exigence pour entrer dans quelque royaume. Laurendeau rencontre ce défi à propos de Dostoïevski et de la lecture que son père et lui en font :

Ta réaction devant Dostoïevski me semble la plus étrange du monde. Comprends-moi bien. Tes remarques peuvent être justes – quoique pour moi, j'en doute -. Il m'apparaît curieux que ce soit précisément celles-là qui te soient venues. Tu fais presque la morale, ou bien tu fais des considérations générales : Dostoïevski ne se réduit pas à cela. – Il n'est point le peintre de la laideur (notamment, dans ce que j'ai lu, son langage demeure chaste). En face d'Ivan – et dans Ivan, il y a l'extraordinaire légende du Grand Inquisiteur – et de Dmitri, il y a Alexey, qui les dépasse par sa pureté (le songe d'Alexey, à la fin...). Il n'y a que le père, à me dégouter. – Certes, on peut parler de fatalité, en Dostoïevski ; mais aussi, quel sentiment de la liberté ! – Vrai, j'ai l'impression que tu es passé un peu à côté, que tu n'as pas vraiment compris (comme tu peux me dire pour Chateaubriand).

58. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 9 janvier 1937, CRLG, P2/B, 229.

Et pour lui qui avait été élevé dans les réponses du catéchisme, dans les syllogismes de la philosophie ombragée par les certitudes de la théologie, le pouvoir et le droit de questionner ouvraient sur des univers méconnus :

Moi-même, j'ai pu m'emballer, et je ne puis juger après une seule lecture. – Il ne résout pas tous ses problèmes ? Mais c'est immense de les poser. Il faut apporter aux hommes sur le terrain spirituel – des questions plus que des réponses ; la réponse, bien entendu, vaut mieux que la question, et je n'ai point un amour romantique pour l'inquiétude. Mais la réponse, dans ces choses, est surtout personnelle et intérieure, et pour l'essentiel, incommunicable⁵⁹.

Doutes et remises en question infléchissent enfin sa perception du passé. Alors qu'à son arrivée en France, Laurendeau voyait dans l'abbé Groulx « L'histoire, la continuité, la grandeur du passé⁶⁰ », il parle bientôt de « renouveler tout en restant fidèle »⁶¹ et accepte qu'il puisse y avoir « dans l'étoffe même de l'amour pour la patrie » une forme de mauvais attachement au passé⁶².

À son confident, Pierre Dansereau, il détaille comment se font les changements en soi :

Quand les valeurs nouvelles font irruption en nous, elles ont l'air d'avoir balayé les autres : erreur. Elles occupent la surface de l'âme, et pour qu'elles modifient jusqu'au cœur, il faut que lentement elles fassent des racines jusqu'au cœur, faisant mine de disparaître à leur tour... Il n'y a qu'une façon de changer autrement : par la grâce ; et nous ne nous laissons pas toujours faire⁶³.

Regarder la Laurentie de la France

Laurendeau écrit à son père en décembre 1936 : « Le voyage a ceci de bon qu'il coupe les amours, force à plus de liberté. Quittant son milieu, on le juge plus objectivement. On se rend compte qu'on prenait pour de l'absolu ce qui n'est que très particulier⁶⁴ ». Comment juge-t-il plus objectivement la

59. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 13 janvier 1937, CRLG, P2/B, 229.

60. A. LAURENDEAU, « Méditation devant une carte du monde », *La Relève*, 1^{er} cahier, 3^e série, septembre-octobre 1936, p. 3.

61. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 25 décembre 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 100.

62. Du même au même, 23 décembre 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 98.

63. A. LAURENDEAU à P. Dansereau, 17 mai 1936, archives de l'UQÀM, 22P1/384.

64. Le même au même, 23 décembre 1936, CRLG, reproduit dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 98.

politique au Québec, l'abbé Groulx, son nationalisme, la Laurentie, les Jeune-Canada ?

Il semble suivre l'actualité politique du Québec par la lecture du *Devoir* qu'il reçoit probablement et par ce que lui en disent ses correspondants. Hésitant comme les Jeune-Canada à appuyer l'Action libérale nationale de Paul Gouin, il dit pardonner « à Gouin son mariage avec Duplessy [sic] à une condition : c'est qu'il avale Duplessy⁶⁵ ». Le pardon ne vaudra guère quand on sait qui avale qui en août 1936. Pour cette jeunesse qui vit la Crise dans toutes ses variantes y compris politique, les hommes politiques d'un certain type achèvent leur règne :

Je n'ose plus porter de jugement sur la politique québécoise. Mon impression n'est pas trop favorable. On se laisse trop hypnotiser – y compris *Le Devoir* – par la révélation de quelques petits scandales, que tout le monde soupçonnait : qui fera la grande politique ? Ma génération, je l'espère. Des hommes de quarante ans comme Paul Gouin ne peuvent servir que de transition⁶⁶.

Il découvre d'ailleurs comment Duplessis avale ses coalisés :

Chez nous, l'attitude de Duplessis vis-à-vis de Grégoire, Hamel, Ouellette et d'autres indépendants à qui il doit sa victoire, me semble scandaleuse. J'espère que les Jeune-Canada n'avalent pas cela comme le fait *Le Devoir*. *La Nation* dont les positions extrêmes ne me sont guère sympathiques a dit là-dessus des vérités nécessaires. Il ne faut pas suspecter la bonne foi du *Devoir* mais essayer de le ramener à une vision plus stricte des choses⁶⁷.

L'abbé Groulx voit tout de suite la signification de l'élection de Duplessis :

Les dernières élections vous ont déçu, mon cher André. Elles ont fait de même pour moi. Et vous pensez bien que la rupture Duplessis, Hamel et Grégoire n'a pas changé mon état d'âme. La première rupture, celle de Gouin, aventure malheureuse, avait déjà eu pour effet de faire s'éclipser le national de la campagne électorale. La seconde rupture menace de chasser le national du nouveau régime.

Pour lui, « le seul espoir est dans les mouvements de jeunesse, en une certaine opinion publique qui n'admet plus si facilement d'être bernée par les politiciens⁶⁸ ».

65. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 24 décembre 1935, CRLG, P2/B, 229.

66. Le même au même, 7 juillet 1936, CRLG, P2/B, 229.

67. A. LAURENDEAU à J.-L. Dorais, 22 septembre 1936, CRLG, P17/3.

68. ABBÉ L. GROULX à Ghislaine et A. Laurendeau, 2 septembre 1936, cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 92 ; Laurendeau propose : « espérons contre toute espérance », « Le ministère 'national' vu de Paris. Monsieur Duplessis met de l'eau dans son vin », *La Nation*, 1^{er} octobre 1936.

L'abbé Groulx, qui personnifie le combat des Canadiens français, ne déçoit pas le jeune Laurendeau: « Si isolés, si rares, si rares qu'un jour ils n'étaient plus qu'un – un petit prêtre, un professeur d'histoire du Canada. Peut-être bien qu'il aurait oublié comme les autres, même lui, mais il y avait l'histoire⁶⁹ ». Il reconnaît que Groulx a été un éveilleur, un guide : « L'aboulique que vous receviez à votre bureau il y a trois ans n'aurait jamais espéré devenir ce que je suis devenu si vous n'aviez réussi à polariser ses énergies dans un grand idéal⁷⁰ ».

À Montréal, suite aux propos de Bourassa selon lequel le nationalisme était un péché, un recenseur anonyme avait dédouané son tract *Notre nationalisme*, le défendant contre « les nouveaux romanistes, plus romanistes que le Pape ». Le Jeune-Canada avait centré son analyse sur les principes et montré qu'on pouvait être catholique et laurentien⁷¹. À Paris, Laurendeau doit d'abord se situer par rapport au nationalisme puis par rapport à une version laurentienne qui ne lui plaît guère, qui est celle du groupe de *La Nation* de Québec.

Son nationalisme est un peu mis à mal : « Je ne puis le nier, les cours de Siegfried ont exercé sur moi de l'influence. Je n'ai jamais été séparatiste à la manière de *La Nation* qui juge tout à la clarté de l'autonomisme et voit peu d'intérêt dans le nationalisme de 1911 parce qu'il acceptait la Confédération : point de vue superficiel, qui accorde une importance démesurée au facteur spirituel. – Je suis moins pressé, dans l'intérêt du Canada français, de prôner l'accession à l'indépendance ». Le doute s'installe : « Bien entendu, je ne me prononce pas. Je suis trop loin. Et puis, je suis trop sous l'impression des arguments de Siegfried. Mais à cette distance je comprends mieux la politique de La Fontaine et je me demande s'il n'y aurait pas eu une bonne Confédération à établir. – D'autant plus que je vois ici les ravages de ce que l'Ordre nouveau appelle l'État-Nation...⁷² ».

De retour d'Alsace qu'il a visitée avec son collègue en philosophie et ami Émile Bass, il teste ses impressions auprès du père Doncoeur :

Parlé d'Alsace. N'est pas tout à fait de notre avis. 'Il y a du danger, à un régionalisme excessif. Voyez la Belgique : trop petit pays, et divisé en deux : rien à en sortir ; les Flamands surtout sont d'une étroitesse de cerveau extraordinaire. D'un petit pays, les préoccupations sont petites, et les objectifs, et les actions... J'ai observé cela quand j'ai vécu là. Vraiment, on dirait que le cerveau rétrécit avec le pays. [...]

69. A. LAURENDEAU, « Méditation devant une carte du monde », *La Relève*, septembre-octobre 1936, p. 3.

70. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 24 décembre 1935, CRLG, P2/B, 229.

71. « Est-ce un péché ? », *L'Action nationale*, VI, 11 (novembre 1935) : 92.

72. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 15 mai 1936, cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 98.

Assurément, certaines revendications sont légitimes. Ainsi, par la langue. Mais il ne faut pas exagérer... Chez vous c'est à quoi vous devrez prendre garde : il ne faut pas vous isoler...

Sur cette « terre distincte » [d'Alsace] qui a eu « le rare bonheur d'avoir un chef en l'abbé Haegy », il est confronté à la centralisation historique de la France, aux « efforts niveleurs de Paris » et à un autonomisme qui n'est pas un séparatisme mais un projet d'autonomie « à l'intérieur de leur fidélité à la France ». Il explore les « intéressantes analogies avec le problème laurentien » (langue, bilinguisme, école, « double culture », « être soi ») et reconnaît n'avoir « jamais mieux compris qu'à Strasbourg le destin de notre Laurentie : ils ont plus de passé que nous ; positivement nous avons plus d'avenir ». Mais à une condition, qui est pour Laurendeau, une vision nouvelle et plus dynamique du passé : « L'avenir doit être considéré comme un continuation active du passé, non comme un retour au passé : c'est une considération à quoi m'a conduit mon contact avec l'Alsace ⁷³ ». Son ami Saint-Denys Garneau lui offre une autre vision : « Non pas devenir plus Alsacien [...], mais faire épanouir, à l'aide de l'Alsacien qu'il est, l'homme qu'il est aussi, l'homme qu'il est finalement ⁷⁴ ».

À propos de *La Nation* où abondent « de petits Léon Daudet », il ne voit pas où peuvent aller « les démagogues de ce Montréal grouillant⁷⁵ ». Ces « démagogues » lui servent de repoussoir pour distinguer le nationalisme du fascisme :

Je lis régulièrement *La Nation*. D'abord, dans l'enthousiasme et la pleine sympathie. Puis, avec beaucoup de réserve. Maintenant, avec la certitude qu'il faudra bientôt la combattre comme un ennemi quasi aussi pernicieux que le 'Front populaire'. [...] Il y a peut-être là de quoi vous surprendre, et vous faire croire que l'Europe me fait chavirer les idées, de même qu'à monsieur Bourassa. Je ne pense pas. Car je continue de lire Minville, papa et vous-même sans scrupule (!), en me sentant en pleine communauté de pensée – sauf bien entendu sur d'inévitables détails. Au sens où nous entendions le mot chez nous, où je l'ai pris dans mon tract, je reste nationaliste, et même le deviens davantage. [...] Mais ce nationalisme n'a rien à voir avec celui de Monsieur Mussolini, du moins dans ses sources doctrinales. Car voilà l'affaire. Beaucoup des positions de *La Nation* sont les mêmes que les nôtres, matériellement. Mais elles s'inspirent, souvent sans le savoir, d'idéologies que nous repoussons.

73. A. LAURENDEAU, « Problèmes de l'Alsace », *L'Action nationale*, VII, 6, juin 1936, p. 350-380.

74. SAINT-DENYS GARNEAU à A. Laurendeau, fin août 1936, dans *Œuvres*, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, PUM, 1971, p. 943.

75. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 11 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

En France, c'est l'identification du nationalisme à la droite qui lui a ouvert les yeux : « [...] la sympathie traditionnelle des Canadiens français pour la droite européenne repose sur une équivoque. En arrivant à Paris, je me disais nationaliste. J'ai bientôt cessé : cela m'éveillait des sympathies et des antipathies auxquelles je ne comprenais rien et que ni les unes ni les autres je ne méritais⁷⁶ ». Raison de plus, donc, pour prendre ses distances avec *La Nation* qui « importe de la droite d'Europe certains de ces péchés ». L'abbé Groulx se dit d'accord, avec une réserve :

Vais-je vous surprendre si je vous affirme que nous sommes aussi tout à fait d'accord au sujet de *La Nation* ? Je n'aime ni leur fascisme à l'italienne, ni leur haine de l'Anglais et de l'Angleterre, ni leurs habituels procédés de polémique. Ils entendent secouer toutes les servitudes, se donner pour des esprits libres. Cependant je ne partage point votre opinion sur l'opportunité d'une polémique doctrinale entreprise publiquement contre les jeunes rédacteurs de *La Nation*. Ce ne ferait qu'ajouter à nos querelles, à nos divisions déjà si amères et si infécondes. Ce fut l'un des torts de notre passé, je crois, que d'affirmer publiquement nos moindres dissidences quand sur tant de points, il y avait possibilité d'entente. Je n'oublie point que l'équipe de *La Nation* vient presque en droite ligne de l'ancienne revue *Vivre* et que la plupart de ces jeunes intellectuels inclinaient fortement vers un farouche anti-cléricalisme⁷⁷.

La légitimité de son nationalisme ne cesse de le préoccuper. Il en écrit encore à son père, figure du nationalisme depuis le temps de *L'Action française* de Montréal de 1917 : « Je reviens au problème du nationalisme. Il me trotte souvent dans la tête. Je discute avec moi-même, avec mes lectures, mes amis, les événements... Presque tout pèserait contre, je dois me défendre ». C'est à nouveau le modèle italien dont il cherche à se dissocier :

Ai-je le droit d'oublier que le nationalisme italien menace étrangement la paix du monde ? Que par lui la justice internationale n'existe pas ? Dois-je oublier que chez lui la liberté de la personne, en principe, n'existe guère plus ? Qu'enfin le mouvement ouvrier est détourné et qu'ainsi certains avantages de l'histoire, chèrement payés pourtant, sont perdus pour une longue période de temps ?

Il voit bien les dérives possibles d'un nationalisme instrumentalisé d'une certaine façon :

76. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 22 août 1936, cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 89.

77. ABBÉ L. GROULX à Ghislaine et André Laurendeau, 2 septembre 1936, cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 92-93.

Et tout ça, dans une certaine limite, fut moyen pour Mussolini : sa réussite s'appuie pour une grande part sur l'exaltation de la volonté de puissance et sur l'écrasement des libertés humaines sous le conformisme fasciste. Alors ? – Il me semble qu'on n'a pas le droit, non plus, de choisir de tels exemples. Voudrais-tu en dire un mot à l'abbé Groulx, de ma part, si tu y penses ?⁷⁸.

Le doute ne sera jamais levé ; en 1962, Laurendeau avouera que c'est à ce moment qu'il perdit « la foi séparatiste » et qu'il « ne l'a jamais retrouvée⁷⁹ ».



Le 19 mai 1937, Laurendeau, son épouse Ghislaine et leur fille Francine se trouvent en Italie dans les environs d'Assise.

(Centre de recherche Lionel-Groulx)

Il l'avait pourtant cette « foi séparatiste » en débarquant en France. La Laurentie était le projet de *Notre nationalisme*. Méditant devant une carte du monde, il « contemple ce 'petit' pays où la France tiendrait trois fois et demie », cette « Laurentie, petit pays à quoi s'accroche toute l'Amérique anglo-saxonne ». Il lit « province de Québec » sur la carte, « mais le territoire déborde du côté nord-ontarien et du côté de l'Acadie » créant ce triangle « du nord-est continental qui se projette vers l'Europe comme un élan dernier de la terre américaine⁸⁰ ».

78. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 23 décembre 1936, cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 98-100.

79. A. LAURENDEAU, « Bloc notes. Lettre à quelques lecteurs », *Le Devoir*, 27 mars 1962.

80. A. LAURENDEAU, « Méditation devant une carte du monde (lettre de Paris) », *La Relève*, loc. cit., p. 3-5.

À l'abbé Groulx, il dit espérer « que la Laurentie progresse là-bas ⁸¹ » ; à un étudiant canadien-français qu'il rencontre, il parle de l'Amérique « où sort des gangues de cet hésitant Canada français, j'en ai la certitude : une Laurentie ⁸² ». En juillet 1936, il avait expliqué aux lecteurs d'*Études* que « se dessine au Canada français un mouvement autonomiste ». Il précisait toutefois en note que « cet autonomisme n'est qu'en dernier lieu politique et ne s'attaque aucunement au lien qui unit le Canada au Commonwealth britannique. Il prévoirait plutôt, dans un avenir indéterminé, un retrait pacifique du Canada français hors de la Confédération canadienne ». Laurendeau reconnaît que « les vieilles traditions ne suffisent plus », que la solution est du côté de l'audace et qu'il a considéré « l'aventure laurentienne comme une chimère ambitieuse » : « En débarquant à Paris, j'ai eu cet éblouissement, ce moment de doute, de lâcheté. En découvrant concrètement la France ».

Il reste avec une question : « Comment développer, sur le même plan spirituel et presque sur le même plan intellectuel, parallèlement à une vie si pleine, si conquérante encore, si réelle, si une dans sa diversité, malgré les fossés creusés par les idéologies, comment développer une vie autonome ? ». Il reste avec le constat d'une nécessité, à partir du moment où il faut être grand ou n'être pas : « Accepter cet état de choses, que le Canada français est un pays d'Amérique ; que politiquement, économiquement, de toute la force des influences qui sortent de la terre, de la position, des impondérables qui flottent dans l'air, de toute la force du fait, nous sommes Américains. Autres ». Après quoi, il tire une ligne : « Au fond, notre autonomisme, c'est fidélité intérieure à la France⁸³ ».

Un « retour d'Europe »

À l'été 1936, Laurendeau commence à penser à son retour, à son avenir et à celui des Jeune-Canada dont le devenir pose problème : « D'après les lettres de maman [...], tu n'as pas parlé à la fête de Dollard pour les Jeunesses patriotes. Ont-ils décommandé leur manifestation ? – Les Jeune-Canada ne font plus parler d'eux que pour avancer qu'ils ne prendront point part à telle manifestation, ou qu'ils n'ont pas dit telle chose...⁸⁴ ». L'abbé Groulx est pessimiste quant à la suite des choses : « Un malheur plus grave, c'est que nul groupe de jeunesse

81. A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 25 octobre 1935, CRLG, P2/B, 229

82. A. LAURENDEAU, « Pèlerinage en vraie France. II : Trois instantanés », *Le Devoir*, 4 janvier 1936.

83. A. LAURENDEAU, « Destins du Canada français. Une jeune voix canadienne », *Études*, 288, juillet-septembre 1936, p. 51-53.

84. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 5 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

catholique, par même les Jeune-Canada depuis votre départ, n'a eu assez d'allant dans l'esprit pour s'imposer aux autres groupes et prendre, même en politique, la direction des esprits. Les Jeune-Canada me paraissent s'enfermer, de plus en plus, dans un abstentionnisme olympien. Ils me font penser à certaine fontaine virgienne qui coulait à travers la Méditerranée sans mêler ses eaux sacrées aux flots voisins⁸⁵ ». Le projet d'une revue amène Laurendeau à prendre conscience du lien entre les Jeune-Canada et le projet d'une Laurentie :

Au sujet de la revue des Jeune-Canada, j'ai reçu une lettre de Thuribe [Belzile] ; je lui ai répondu par un mot assez sec que je lui ai demandé de lire en réunion. Après réflexion, voilà comment l'affaire m'apparaît : ou « Laurentie » vaudra quelque chose ou elle ne vaudra rien ; dans le dernier cas, elle sautera bientôt, ce sera un excellent stimulant pour nous, et ils atteindront peut-être un autre milieu. – On me dit beaucoup de bien de R. Duhamel qui sera directeur⁸⁶.

On sait là-bas que Laurendeau a évolué à propos du nationalisme :

Thuribe dit que je ne serai plus à la hauteur, au Jeune-Canada, à cause de mon évolution. Thuribe ajoute : « Je crois bien que tout le monde a constaté cette évolution ». En quoi consiste-t-elle ? Comment la caractériserais-tu ? S'agit-il des questions nationales ? [...] Thuribe 'considère que je ne suis plus dans l'esprit des Jeune-Canada'. Cela m'a d'abord déçu, non à cause du jugement, mais qu'on ne me l'ait pas dit directement. Ensuite, j'ai trouvé ça bien drôle, j'en riais tout seul. 'L'esprit des Jeune-Canada', d'où qu'i vient ?...⁸⁷

Les nouvelles l'aident à anticiper la complexité du milieu du retour :

Le père Archambault me dit incidemment que les Jeune-Canada trouvent *L'Action nationale* terne – « avec raison » ajoute-t-il. S'il n'y avait pas à cela impertinence, je répondrais : oui, du moins pour certains mots d'ordre... - Qu'est-ce qu'il veut dire ? Peut-être qu'il lui 'manque' une atmosphère de polémique ? Alors, je serai loin de le satisfaire. Terne me semble très mal caractériser la revue – jugée sur le plan canadien. Ce mot-là m'a agacé de la part du père : je lui ai dit un mot. [...] Le même père Archambault semble pessimiste ce qui chez lui est très rare [...] : me dépeint *La Nation* et les [Jeunesses Patriotes] affreusement divisées, les Jeune-Canada endormis⁸⁸.

Le point de vue des Jeune-Canada sur *L'Action nationale* ne peut que l'intéresser au plus haut point, car sa réflexion sur son avenir va en ce sens :

85. ABBÉ L. GROULX à Ghislaine et André Laurendeau, 2 septembre 1936 cité dans « "L'esprit des années trente". Une correspondance Lionel Groulx-André Laurendeau (1936) », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, loc. cit., p. 93.

86. A. LAURENDEAU à Arthur Laurendeau, 23 décembre 1936, CRLG, P2/B, 229.

87. Du même au même, 31 décembre 1936, CRLG, P2/B, 229.

88. Du même au même, 13 janvier 1937, CRLG, P2/B, 229.

Lui [père Doncoeur] ai parlé de mon avenir, au Canada. Sans qu'il m'ait conseillé, je sens que, d'après lui, le mieux serait que je demeure à *L'Action nationale* toute ma vie, préparant une doctrine adaptée, que d'autres (ou moi : mais ces bi réussites sont rares) réaliseront en politique et ailleurs. La revue, c'est ce qu'il y a de mieux. Ça oblige à vivre, à se renouveler. (Le journal me fait peur, on risque de s'y perdre, par éparpillement ou dilution). Puis, ici et là, un bon livre, en profondeur⁸⁹.

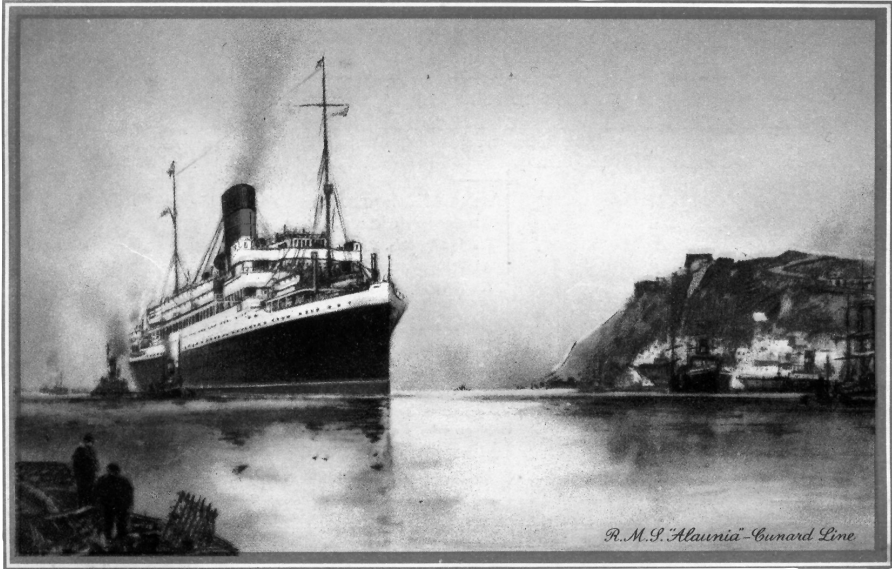
Sa réflexion va en ce sens, imaginant même une nouvelle *Action nationale* sur le modèle de l'ancienne *Action française* de Montréal :

Par rapport à moi, c'est plus complexe. Quelque soit l'avenir, tu sais que je voudrais que l'œuvre grandisse, s'adjoigne un service d'éditions d'abord spécialisées, puis de plus en plus larges, peut-être aussi, pour compléter, un service de librairie et, qui sait ? Quand l'affaire sera vraiment lancée, un hebdo d'action qui allègerait l'Action en lui permettant d'être plus sérieusement doctrinale et étendrait le champ d'influences. Pour cela, j'espérais m'adjoindre plus tard un administrateur de ma génération, de mes idées, et pas un rond de cuir mais un débrouillard dans son domaine. Je n'ose écrire le nom de Paul que son état de santé rend trop instable pour l'instant ; mais lui ou un autre, recruté aux Jeune-Canada ou de groupes de jeunesse au Sainte-Marie ou du groupe du père Dubé, etc. Or si Cartier prend la chose en main, lui père de famille qui a besoin de gagner, ce serait peut-être délicat de lui enlever ça... Mais, comme tu dis, vivons dans le présent. Ça te soulage cette année, ça nous soulagera l'an prochain (car mon affaire mettra du temps à grandir). Mieux vaut sans doute que nous soyons forcés d'y aller lentement, au travers des difficultés. Car la doctrine est essentielle et il ne s'agirait pas de se disperser au départ : peut-être qu'il faudra pour ces besognes (surtout l'hebdo) des équipes distinctes. – Je ne m'en fais pas⁹⁰.

89. Du même au même, 15 juin 1936, CRLG, P2/B, 229.

90. Du même au même, 19 mars 1937, CRLG, P2/B, 229. L'allusion au père Rodolphe Dubé – bientôt François Hertel –, suit une correspondance de celui-ci qui propose à Laurendeau la formation d'un nouveau groupe de jeunesse – plus d'orientation philosophique – et d'une revue : « J'aurais encore beaucoup à vous dire. Je pousse depuis quelque temps sept ou huit de ces jeunes à la fondation d'une revue d'un genre spécial. Elle ne compterait guère que de la création. Essais écrits par des jeunes et parfois par de plus vieux pour des jeunes, textes psychologiques. Poèmes, etc. Mon but est le suivant : faire œuvre nationaliste constructive. Voici. Que nous manque-t-il ici ? C'est d'exister dans le domaine de la pensée. C'est de posséder un climat de culture à nous. Ne serait-il pas plus utile à cette fin de commencer dès maintenant à créer une pensée, une culture canadienne-française que de combattre contre les ombres que sont nos déficiences ». Au moment où Laurendeau est sur le chemin du retour à Montréal, le père précise l'orientation et l'objectif de ce mouvement à venir : « Catholicisme. Nationalisme. Personnalisme. Autorité. Séparatisme, corporatisme. » Le tout unifié et adapté au pays laurentien. Voilà, à mon humble avis, les six points essentiels d'un programme réel de rénovation dans notre pays. [...] Le grand devoir de l'heure en *Action nationale* est d'ordre culturel : rendre un spiritualisme au moins élémentaire au peuple de

Laurendeau sera un véritable « retour d'Europe ». Outre son long séjour en France, il va en Belgique voir de près les mouvements de jeunesse et passe par Naples et Rome où il rencontre « quelques officiels du régime, qui reçoivent fort aimablement ⁹¹ ». Il rentre à Montréal vers le 10 juillet 1937.



Le navire *Alauinia* en 1936.
(Centre de recherche Lionel-Groulx)

Conclusions

La remise en cause du religieux, du politique et du nationalisme et de leurs rapports paraît bien être la trame qui traverse l'expérience de Laurendeau en Europe et en France particulièrement. Redevable à Maritain et à Péguy, le symbole de l'esprit de liberté et du sens du scandale, le jeune Laurendeau rencontre l'inquiétude qui lui fait voir l'insuffisance de la seule doctrine de l'Église et le complètement à trouver dans le contingent, dans ce qui varie. Façon de rencontrer le

pragmatistes que nous sommes devenus. Et c'est par là que nous posséderions une mentalité, une culture vraiment originale et vraiment nôtre ». RODOLPHE DUBÉ à A. Laurendeau, 31 juillet et 21 août 1937, CRLG, P2/D1, 3.

91. M. LEGRELLE, s.j., Enghien, à A. Laurendeau, 6, 18 et 28 janvier 1937, CRLG, P2/A, 35; A. LAURENDEAU à l'abbé L. Groulx, 2 et 16 mai 1937 (cartes postales), CRLG, P2/A, 35.

monde ici-bas, l'histoire, le temps, le présent. Le jeune homme peut dorénavant vivre avec la double idée que les questions sont tout aussi importantes que les réponses et qu'il faut de toute façon trouver SA réponse. Cette réponse sera du côté de la rédemption par l'intérieur, de l'authenticité qui comprend même un éveil au cléricisme. Les « ferments chrétiens » qu'il trouve auprès des réformateurs catholiques le convainquent « d'incarner » des principes et d'aller « au cœur du monde pour le spiritualiser ». Ces choix l'amènent à voir qu'il faut dissocier l'Église d'avec les désordres établis, qu'il faut se méfier de l'instrumentalisation politique du religieux, et, en particulier, des amitiés catholico-fascistes.

À gauche, au centre comme à droite, il est confronté à une vision du nationalisme à l'opposé de celle qu'il vient de formuler dans le tract *Notre nationalisme*. Les mouvements et revues auxquels il s'intéresse se disent ni de droite ni de gauche ; la droite ne se dit même plus nationale et qualifie de faux le nationalisme « excessif ». Auprès de Maritain, de Siegfried et du père Doncoeur, en Alsace, face au fascisme italien, il découvre « les ravages de l'État-Nation », l'inadmissibilité d'un nationalisme associé au fascisme, qui menace la paix du monde et qui ressemble à celui de *La Nation* de Québec qu'il récuse.. L'idée d'une autonomie du Québec dans la fidélité au Canada effleure l'esprit de celui qui vient de pousser de l'avant celle de la Laurentie.

Partout il trouve l'affirmation de la primauté de la personne sur l'individualisme (libéralisme), sur la race (nationalisme), sur l'État (communisme et socialisme) ou sur la Masse (capitalisme et démocratie du nombre). Cherchant en France les modalités des rapports entre action catholique et action nationale, il constate que le nationalisme « politique » est perçu comme « un fléau » et que le patriotisme est acceptable à condition de ne pas relever d'un système. Laurendeau réagit de différentes façons ; comme Maritain, il change le lexique des problèmes, celui ici de l'arrimage des action catholique et nationale. Au lexique du nationalisme, il préfère celui de l'enracinement de quelque action catholique dont le déracinement serait une fuite dans le spirituel au détriment de l'engagement dans le temporel. Il propose aussi la notion de « milieu », d'environnement obligé de toute action catholique. De toute façon, pour Laurendeau l'action catholique sera toujours celle de « l'homme intégral ». Plus globalement, il reste sur sa faim à propos de la conjugaison de la personne et de la communauté ; il n'en voit pas l'équilibre et quinze ans plus tard, l'expérience de *Cité libre* posera le même défi. Sensibilisé à la géopolitique du Canada français, il opte clairement ni pour un nationalisme enclos en soi ni pour un internationalisme enclos en soi. Avec cette philosophie typique des années 1930 du ni...ni, s'impose dorénavant la recherche interminable d'une diagonale, d'une troisième voie.

L'éloignement et les aspects internationaux de la Crise développent chez lui un sens nouveau de la géopolitique. À la différence de son ami de Saint-Denys

Garneau, figure ultérieure de la modernité dont le voyage en France – finalement d'une quinzaine de jours – sera l'occasion d'une dramatique prise de conscience de son impuissance à faire face à une richesse culturelle et intellectuelle, Laurendeau expérimente à la fois l'incompréhension de la France à l'égard du Canada français et la conscience d'une « certaine altérité ». Se découvrant autre, américain, il se sait dorénavant sorti d'un certain colonialisme français qui ne l'empêche pas de voir son désir persistant d'autonomie comme « fidélité intérieure à la France ».

Admirateur persévérant de l'abbé Groulx en même temps que de Maritain à qui rien de moderne ne paraît étranger, Laurendeau ne pouvait pas ne pas être attentif aux rapports entre le passé et le présent. De la droite française même, il apprend que « la fidélité aux traditions » n'est pas un « asservissement au passé mort ». L'idée fait ainsi son chemin d'un « mauvais attachement au passé » et le séjour alsacien lui inspire la formule d'une « continuation active du passé ». Ces défis et changements, Laurendeau les éprouve sur lui-même, au point de prendre le temps d'expliquer à son ami Pierre Dansereau comment s'intègrent les valeurs nouvelles.

Le collégien qui collabora aux journaux de Sainte-Marie, le jeune nationaliste catholique qui contribua au *Semeur* de l'ACJC, l'auteur de *Notre nationalisme* et l'enquêteur qui venait d'expédier article sur article au *Devoir* et à *L'Action nationale* revient à Montréal non pas comme professeur laïc, mais comme directeur de *L'Action nationale*, dans la foulée de l'abbé Groulx et de son père. Le jeune homme qui a découvert les dangers et les limites de l'unilatéralisme aura un style unique qu'il aura caractérisé en parlant de celui de Mounier : « on est comme introduit dans l'acte de pensée ».

André Laurendeau